

@

Joseph BRUCKER

La mission de Chine de 1722 à 1735

Quelques pages de l'histoire des
missionnaires français à Péking
au XVIII^e siècle

La mission de Chine
de 1722 à 1735

à partir de :

LA MISSION DE CHINE de 1722 à 1735

**QUELQUES PAGES DE L'HISTOIRE DES MISSIONNAIRES
FRANÇAIS À PÉKING AU XVIII^e SIÈCLE**
d'après des documents inédits

par Joseph BRUCKER (1845-1926)

[biographie](#)

Revue des questions historiques, XXIX, 1^{er} avril 1881, pages 491-532.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
août 2015

@

p.491 Quelles belles espérances la Chine donnait à l'Église catholique vers la fin du XVII^e siècle ! C'est alors qu'un des plus grands princes qui aient régné en Orient, Khang-hi, admettait les missionnaires catholiques non seulement à sa faveur, mais à son intimité ; qu'il faisait publiquement l'éloge du christianisme et, levant les dernières barrières devant l'Évangile, édictait la liberté de l'embrasser pour ses trois cents millions de sujets (1692) ¹! Nous pouvons le dire, puisque personne ne le conteste, ce résultat était dû presque tout entier aux missionnaires de la Compagnie de Jésus. Par leurs efforts prolongés depuis plus d'un siècle, ils avaient peu à peu déblayé les obstacles que la Chine oppose à l'apostolat chrétien ; ils avaient triomphé de l'antipathie naturelle à la race jaune pour la nôtre et, ce qui était plus difficile, de l'infatuation qui porte les Chinois, surtout les lettrés, à mépriser tout ce qui vient de l'étranger ; enfin, ils s'étaient acquis estime, respect et même des amitiés dévouées au sein des p.492 classes les plus influentes de la société chinoise. Ce qu'il fallut pour cela de patience, de tact, de prudence délicate, et ingénieuse, il n'est plus besoin de le raconter.

La mission de Chine eut le bonheur d'être lancée dans la bonne voie dès le commencement par le père Matthieu Ricci, dont le génie avait saisi aussitôt le fort et le faible de la position et qui, par un ensemble rare de qualités, est resté le modèle le plus parfait des apôtres du Céleste Empire. Dignement continuée par les Schall, les Verbiest, l'œuvre du père Ricci reçut un nouvel élan de l'arrivée des jésuites français en 1687.

¹ Voir l'[*Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*](#), par le R. P. Le Gobien (tome III des *Nouveaux mémoires de la Chine*) et la lettre du père de [*Fontaney \(du 15 février 1703\)*](#) dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, 7^e rec., t. XVII, p. 207 suiv., dans l'édition du père Querbœuf (Mérigot, 1781).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Des personnalités diverses ont concouru, avec des vues différentes, à fonder la mission des jésuites français en Chine.¹ Les généreux volontaires qui, comme le père de Fontaney, aspiraient depuis de longues années à cet apostolat lointain, n'y voyaient qu'un poste de dévouement, de labeur plus rude pour la gloire de Dieu et le salut des infidèles. Leurs supérieurs étaient heureux, en exauçant leurs vœux, de renforcer par des recrues zélées les ouvriers trop peu nombreux sur un champ vaste et fécond. Quant à Louis XIV et à ses ministres Colbert et Louvois, ils avaient su comprendre combien cette mission française, même sans poursuivre directement autre chose que son but religieux, pourrait servir l'honneur et l'intérêt de la France dans l'Extrême-Orient. Enfin, les savants qui encouragèrent eux aussi l'expédition, en particulier Dominique Cassini, comptaient que les nouveaux missionnaires, choisis parmi des hommes instruits dans les sciences, emploieraient leurs loisirs à des travaux utiles au progrès de toutes les branches scientifiques.

Les jésuites français en Chine ne tardèrent pas à donner largement ce qu'on attendait d'eux. Leurs observations astronomiques ouvrirent une ère nouvelle dans la géographie, en fixant la véritable étendue du vieux continent et corrigeant pour toujours en ce point les énormes erreurs de la géographie de Ptolémée. Quant à la religion chrétienne, elle dut à leur zèle et à l'influence qu'ils prirent dès l'abord une situation telle qu'elle ne l'avait jamais eue. L'édit de 1692, qui proclama la liberté du ^{p.493} christianisme, fut en bonne partie le fruit de leurs efforts, surtout de ceux du père Gerbillon. En 1693, Khang-hi leur donna une maison dans l'enceinte même de son palais ; l'année suivante, il ajoutait à ce présent impérial celui d'un emplacement voisin pour bâtir une église ; il voulut même aider à la construction de ce temple du vrai Dieu en joignant ses libéralités à celles de Louis XIV. Enfin, plusieurs

¹ Voir la [lettre du père de Fontaney](#) indiquée dans la note précédente, et la préface du père Le Gobien au premier recueil de lettres édifiantes : *Lettres de quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, écrites de la Chine et des Indes orientales*, Paris, 1702.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

missions nouvelles furent fondées par les jésuites français dans les provinces, et enrôlèrent chaque année de nombreux néophytes.

En présence de ces succès, il ne semblait plus téméraire de présager un temps peut-être peu éloigné où la Chine entrerait en masse dans le sein du christianisme.

Ces espérances furent cruellement trompées. Au moment où l'ouvrage commencé par les pères Ruggiero et Ricci, en 1583, paraissait toucher à son couronnement, une terrible tourmente vint l'ébranler jusque dans ses bases.

Durant la période critique que les missions chinoises durent traverser dans les dernières années de Khang-hi et sous ses successeurs Yong-tching et Khien-long, ce furent les missionnaires jésuites de Péking, mais en particulier les jésuites français qui, après Dieu, sauvèrent le christianisme en Chine.

Certes, nous savons que beaucoup d'autres missionnaires ont, aussi bien que les jésuites, opposé un courage admirable à la persécution dans toutes les provinces de la Chine. Nous ne méconnaissons pas davantage les services rendus à la religion en ce pays, durant le XVIII^e siècle, par d'autres que des Français. Si, malgré tout cela, cependant, le christianisme n'a pas été étouffé en Chine comme il l'avait été au Japon, c'est surtout parce que le bras des persécuteurs était arrêté, même dans les provinces, par l'influence que nos compatriotes ont toujours gardée dans la capitale et à la cour du « Fils du ciel ».

Ce fait ressort déjà des documents connus jusqu'ici, notamment de la correspondance imprimée des missionnaires que nous offrent les célèbres *Lettres édifiantes*. Mais il s'est imposé à nous bien plus clairement à la lecture d'un grand nombre de pièces qui n'ont jamais vu le jour.

Nous avons eu la fortune de rencontrer presque tout entière la longue série de lettres où un des membres les plus méritants de la mission française de Péking, le père Antoine Gaubil, a consigné, année par année, le compte-rendu trop sommaire p.494 quelquefois, mais

toujours intéressant, de ses travaux et de ceux de ses confrères, avec tous les incidents remarquables de l'histoire de la mission.

Nous donnerons ailleurs le relevé détaillé de ces documents précieux. Contentons-nous de dire ici que la plupart font partie d'une grande collection, formée de 1709 à 1763 par l'astronome Joseph-Nicolas de l'Isle, et aujourd'hui distribuée entre deux dépôts savants de la capitale, l'*Observatoire* et le *Dépôt des cartes, plans et journaux de la Marine*. Cette collection ne contient pas seulement la correspondance de De l'Isle avec les jésuites de Péking, mais encore un bon nombre de lettres écrites par ceux-ci à leurs confrères de Paris, plus la correspondance du savant Fréret avec les mêmes missionnaires.¹ Enfin, quelques collections particulières, dont une était restée dans la famille du père Gaubil, nous ont fourni beaucoup d'autres lettres, surtout de ce dernier missionnaire.²

Les informations contenues dans tous ces documents sont de deux sortes : les unes concernent les travaux scientifiques des jésuites de Chine ; les autres se rapportent à l'histoire de la mission au XVIII^e siècle. Toutes concourent, ce nous semble, à prouver que ces sujets sont beaucoup moins connus qu'on ne le pense généralement. Quoi qu'il en soit, nous commençons par donner ce que nos pièces offrent de plus nouveau et de plus intéressant sur l'histoire de la mission, en particulier durant le règne de Yong-tching (1723-1735), qui inaugura le régime de la persécution pour le christianisme chinois. Il va sans dire que nous passerons ^{p.495} rapidement sur les faits racontés par les

¹ Les lettres autographes des missionnaires à De l'Isle, avec les minutes ou les copies de celles qu'il leur écrivit, sont rangées sans distinction par ordre de dates dans sa correspondance, qui remplit quinze gros cartons cotés tomes I-XV, plus un portefeuille de *supplément*, coté n° 144. Les autres lettres autographes de missionnaires que De l'Isle a recueillies des papiers du père Étienne Souciet et de Fréret sont dans un carton coté n° 150. Tous les documents de la collection de J. N. de l'Isle sont numérotés de sa main par *tome*, *portefeuille* ou *carton*, par *liasse* et par *pièce* (feuille). Dans nos renvois, nous désignons par *O* ceux que nous avons trouvés à l'Observatoire, par *D* ceux qui étaient (en juin 1880) au Dépôt de la Marine, et nous ajouterons les cotes de De l'Isle. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre reconnaissance pour la libéralité avec laquelle nous ont été ouverts ces riches dépôts, qui ne sont pas publics.

² Nous désignerons par *AG* le recueil de lettres autographes du père Gaubil que possède la bibliothèque de l'École Sainte-Geneviève à Paris. Dans sa belle publication *Bibliotheca Sinica*, M. Cordier (qui ne dit rien de la collection de De l'Isle) a donné la liste d'une partie de ces lettres.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Lettres édifiantes. Les points sur lesquels nos documents inédits apportent le plus de lumières nouvelles, ce sont les relations des missionnaires avec les gouvernants chinois, les mobiles auxquels ceux-ci obéissaient dans leur politique à l'égard du christianisme, la raison de l'ascendant que gardèrent toujours sur eux les jésuites de Péking et les conséquences qui en résultèrent pour toute la mission de Chine. Ce sont ces points que nous tâcherons de faire ressortir, en nous bornant, du reste, presque toujours à laisser parler les pièces.

I

@

Quelques mots, d'abord, sur la situation et le personnel de la mission française de Péking à l'époque dont nous nous occupons.

Au commencement du XVIII^e siècle, les jésuites avaient à Péking trois grandes églises, avec autant de maisons distinctes pour le logement des missionnaires. Le plus ancien de ces établissements était le *Collège portugais*, appelé par les Chinois *Nan-tang*, ou temple du sud. C'est à cette maison qu'était attachée la présidence du tribunal des mathématiques, conférée pour la première fois au père Adam Schall par l'empereur Chun-tchi. On sait que l'emploi principal de cet institut chinois, qui ne comptait pas moins de deux cents membres titulaires ou aspirants, était de rédiger un calendrier astronomique, annonçant les positions des planètes durant l'année, mais surtout les éclipses solaires et lunaires, événements de grande importance pour les Chinois. À la fin du règne de Khang-hi, le président de ce tribunal était le père Ignace Kögler, de Landsperg en Bavière, nommé en 1717 ; il remplit cette charge jusqu'en 1746, date de sa mort. Le collège portugais ne recevait pas seulement des Pères portugais, comme on le voit. Il donnait aussi un des cinq assesseurs qui, avec le président jésuite et un second président tartare, composaient le bureau du tribunal astronomique.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Les jésuites portugais avaient à Péking un second établissement, consacré surtout au ministère ecclésiastique ; on l'appelait la *résidence de Saint-Joseph*.

La maison et l'église françaises, que les Chinois désignaient sous le nom de *Pe-tang* ou temple du nord, se trouvaient à ^{p.496} environ une demi-lieue au nord du collège portugais. Ces deux édifices, bâtis aux frais communs de Louis XIV et de Khang-hi, étaient, paraît-il, très beaux et spacieux.

Les jésuites français de Péking, étaient, en 1723, au nombre de huit, sans compter un frère chirurgien, Étienne Rousset, de Nevers. Un homme de grand mérite, le père Jartoux, qui avait beaucoup travaillé à la carte de Chine, venait de mourir en 1720. Le père Jean-François Foucquet avait quitté la mission en 1722 ; quelques années plus tard, il fut nommé, à Rome, évêque d'Eleuthéropolis *i. p. i.* Ceux qui restaient étaient les pères Bouvet, Dentrecolles, de Tartre, Régis, Parrenin, de Mailla, Jacques et Gaubil. Nous empruntons à nos documents inédits quelques renseignements, en bonne partie nouveaux, sur ceux de ces missionnaires qui ont un rôle dans la suite de notre esquisse.

Le père Joachim Bouvet demeurait le seul survivant de la troupe distinguée qui était venue à la suite du père de Fontaney, en 1687, fonder la mission des jésuites français en Chine. L'empereur Khang-hi appréciait beaucoup ses talents. Bon mathématicien, il fut longtemps en commerce de lettres avec Leibniz au sujet du calcul différentiel, dont il croyait découvrir quelque indication dans les plus anciens livres chinois. Ce qu'il trouvait surtout dans ces livres, c'étaient de « nombreux et clairs vestiges de la révélation primitive ». Il communiqua ses idées sur ce sujet à Khang-hi, lequel parut les goûter. Quoi qu'il en soit de cette théorie des « vestiges » qui fut développée par plusieurs confrères du père Bouvet après lui, en particulier par le père de Prémare, et combattue dans ses excès par le plus grand nombre, notamment par les pères Régis et Parrenin, son auteur, au

témoignage d'un des meilleurs missionnaires français, « était un saint religieux et un exemple admirable de toutes les vertus ¹ ».

Le père Anne-Marie de Moyriac de Mailla est bien connu par les longues relations qu'il a fournies aux recueils des *Lettres édifiantes*, et surtout par sa traduction du *Tong-kian-keng-mou*, « Histoire générale de la Chine », dont il envoya la première partie à Lyon dès 1727. Le père Gaubil reproche à cet ouvrage d'avoir été fait un peu trop vite ; il lui paraissait avoir besoin de révision surtout en ce qui concernait les premières époques. Ce ^{p.497} jugement fait honneur à la critique du père Gaubil, toujours consciencieuse et franche. Il ne saurait, néanmoins, détruire le grand mérite de la version et des notes du père de Mailla. Ajoutons que ce Père fut de ceux qui travaillèrent le plus à la carte générale de la Chine.

À ce grand ouvrage, exécuté par ordre de Khang-hi, de 1708 à 1718, est attaché plus inséparablement encore le nom du père Jean-Baptiste Régis qui y eut « la meilleure part », suivant l'expression du père Gaubil. De tous les missionnaires qui y ont collaboré, ce fut peut-être le père Régis qui fit les voyages les plus étendus et les plus pénibles. Après avoir traversé en tout sens les vastes plaines de la Tartarie, on l'avait vu se rendre à l'extrémité opposée de l'empire pour parcourir encore les montagnes sauvages du Yunnan. Il composa, pour accompagner la carte, un mémoire étendu, sous le titre de *Nouvelle géographie de la Chine et de la Tartarie*. C'est de ce mémoire, dont le manuscrit est à la Bibliothèque nationale ², que le père Duhalde a tiré tout ce qu'il rapporte sur l'historique de ce levé gigantesque, aussi bien que la meilleure partie des informations géographiques de sa *Description de la Chine*. Ceux qui consulteront ce travail du père Régis regretteront que le père Duhalde n'ait pas jugé à propos de le reproduire intégralement. Bien que le missionnaire ne soit pas, lui non plus, entré dans tous les détails que souhaiteraient les géographes modernes, notamment pour ce qui

¹ P. Cyr Constantin, lettre au père Étienne Souciet, de Canton, 8 novembre 1730 (O, carton 150, liasse 7, pièce 12).

² Mss. fonds français, n° 17.242.

concerne les opérations des cartographes jésuites, il est plus précis quelquefois, et, en tout cas, ce qu'il dit aurait eu plus d'autorité que l'exposé arrangé du père Duhalde. Le père Régis est aussi auteur d'une traduction et d'un commentaire sur l'*Y-King*, le plus difficile des anciens livres chinois ; il envoya cet ouvrage, peu avant sa mort, à Fréret. Mais il avait fait des études approfondies sur tous les livres classiques de la Chine, et en avait déposé le résultat dans une *Notice des kings*, que le père Gaubil, qui s'y connaissait, qualifie d'« excellente ». On y trouve des dissertations sur les problèmes les plus délicats de l'histoire de ces monuments littéraires si célèbres. Le père Gaubil s'est employé plus d'une fois, quoique toujours sans succès, pour procurer à ces travaux et d'autres du père Régis la publicité qu'ils méritaient en Europe ; il les trouvait « remplis d'une *saine critique* ». p.498

Parlant du caractère du père Régis, le père Gaubil lui donne cet éloge :

« Malgré sa faible santé, c'est un des missionnaires qui a ici pris plus de peine... Sa grande vertu a été l'humilité et la modestie, fuyant avec grand soin les occasions de se produire. Il était ici généralement estimé et aimé des missionnaires de divers corps, des chrétiens et des gens de la cour qui l'avaient fréquenté. ¹

L'homme qui, durant les quarante premières années du XVIII^e siècle, rendit le plus de services à la religion et fit le plus d'honneur au nom français en Chine, c'est évidemment le père Dominique Parrenin. Le père Gaubil dit de lui :

« Le père Parrenin n'a écrit que bien tard en Europe quelque chose de ce qu'il savait de Chine. Ses connaissances là-dessus étaient vastes et de bon goût. ²

En effet, c'est dans sa correspondance avec l'Académie des sciences, c'est-à-dire en 1723, qu'il commença à communiquer au public savant une partie des lumières qu'il avait acquises, soit par l'étude sérieuse

¹ Lettre à Fréret, de Péking, 5 novembre 1738 (*O*, c. 150, l. 2, p. 3b).

² Lettre à Fréret. 2 octobre 1741 (*O*, c. 150, l. 2, p. 41). — Nous écrivons *Parrenin*, comme le Père a écrit lui-même dans les signatures autographes que nous avons vues.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

des livres, soit par le commerce familial avec les empereurs, les mandarins et les principaux lettrés de la Chine.

« Le père Parrenin, écrivait le père Gaubil en 1732, est sans contredit ce que la mission a eu jusqu'ici de mieux pour les langues tartare et chinoise. ¹

Il avait un talent étonnant pour parler le langage qu'il fallait aux personnages même les plus hauts placés et les plus instruits du Céleste Empire ; sa facilité était égale pour tourner un compliment agréable à la manière chinoise et pour répondre aux empereurs et aux ministres sur les questions les plus ardues et les plus délicates. Aussi le pouvoir de sa parole était magique.

« Ce Père, écrivait le père Gaubil en 1729, est admirable pour obtenir des Chinois et Tartares ce qu'on souhaite avoir d'eux ; et ce qui coûterait à d'autres bien de l'embarras, des présents, etc., pour n'avoir que quelque chose bien mince et souvent peu sûre, ne coûte ordinairement au père Parrenin qu'une prière faite avec esprit et au goût des gens, et par là il obtient de très bonnes choses, et sur lesquelles on peut compter. ²

On sait déjà par la notice que le père Chalié p.499 a consacrée au père Parrenin dans les *Lettres édifiantes* ³, que ce fut lui qui détermina l'empereur Khang-hi à faire dresser la carte de son empire. Le père Gaubil affirme la même chose dans plusieurs de ses lettres. Il ajoute que le père Parrenin eut lui-même une bonne part au travail dans le Petcheli, le Chantong, le Leaotong et plusieurs parties de la Tartarie. ⁴

Mais le père Parrenin employa surtout son influence au profit de l'Évangile. Suivant le témoignage du père Gaubil,

« il a fait estimer et protéger la religion de Khang-hi, dont il a été constamment aimé et estimé. Au temps de Yong-tching, il

¹ Lettre à De l'Isle, 20 mai 1732 (*D*, t. IV, p. 84b).

² Lettre au père Étienne Souciet, 10 octobre 1729 (*O*, c. 150, l. 1, p. 5).

³ [T. XXII \(Mérigot\), p. 396.](#)

⁴ Lettre à M. Lange (pour De l'Isle), 9 novembre 1733 (*D*, t. IV, p. 81).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

a maintenu et sauvé la religion que le prince et son conseil avaient résolu de perdre. C'est le père Parrenin à qui notre mission française doit sa conservation, la belle maison et la belle église qu'elle a dans Péking.

Et il ne déploya pas son zèle à la cour et dans la capitale seulement :

« C'était un excellent missionnaire ; il a procuré le baptême à plus de dix mille enfants exposés ou moribonds des infidèles, introduit la religion dans les maisons de plusieurs princes et grands, fondé ou conservé plusieurs missions considérables en Tartarie, le long de la Grande muraille et dans les montagnes voisines de Péking. Sans flatterie, conclut le père Gaubil, on peut dire que cet illustre missionnaire a fait ici honneur à notre nation. ¹

Pour terminer, disons que les vertus religieuses les plus solides s'alliaient chez le père Parrenin aux hautes qualités du diplomate et du savant. Son confrère déjà cité nous apprend qu'il disait la messe tous les jours, même durant ses longs et fatigants voyages en Tartarie. Il resta fidèle à cette pieuse coutume, autant qu'il le put, jusque pendant sa dernière maladie, qui dura trois ans et le fit beaucoup souffrir, « Il m'a plusieurs fois, ajoute le père Gaubil, fait confession générale depuis l'âge de sept à huit ans et cela avec grande délicatesse de conscience ». Une dernière et touchante preuve des pensées qui guidaient sa vie est conservée dans la lettre commune que le père Gaubil écrivait à l'occasion de sa mort à Dortous de Mairan et à Fréret, qui avaient tous deux entretenu une correspondance assidue avec le vénérable défunt :

« Le père Parrenin, avant de mourir, me chargea fort d'écrire à vous deux, et me dit *qu'il prierait bien Dieu pour* ^{p.500} *qu'il vous fit la grâce à tous les deux d'être aussi fidèles à garder les règles d'un bon chrétien que vous étiez exacts à acquérir les plus sublimes connaissances sur les sciences.* ²

¹ Lettre déjà citée, à Fréret, du 2 octobre 1741.

² *Loc. cit.* C'est le père Gaubil qui souligne.

La mort de ce digne représentant de l'Église, de la Compagnie de Jésus et de la France dans l'Extrême-Orient, arriva le 29 septembre 1741, à trois heures après midi. Elle excita les regrets unanimes de tous ceux qui avaient connu le Père, des païens et des chrétiens. Malgré l'état de persécution où l'on se trouvait, l'empereur Khien-long voulut qu'on fît de magnifiques funérailles à l'Européen que son père et son aïeul avaient honoré de leur estime et de leur amitié ; il donna pour cela deux cents taëls (1.500 francs) et dix superbes pièces de soie.

Nous nous réservons de donner plus tard une notice détaillée sur les travaux du père Antoine Gaubil. Cet illustre missionnaire, à qui nous devons la plupart des informations nouvelles que nous donnerons dans ces études sur la mission française de Péking, n'est certes pas un inconnu pour ceux qui sont tant soit peu au courant de l'histoire des sciences au XVIII^e siècle. Mais il s'en faut bien, croyons-nous, qu'il soit connu comme il mérite de l'être. De ses nombreux écrits sur l'astronomie, sur l'histoire, la chronologie et la géographie de la Chine et des pays voisins, de ses traductions et de ses commentaires sur les anciens livres chinois, — autant de travaux qui n'étonnent pas moins par l'étendue et la variété des sujets traités que par la science profonde et la critique judicieuse de l'auteur, — une bonne partie n'a jamais été publiée, et ce qui l'a été n'a paru qu'avec des mutilations regrettables, et souvent avec des fautes dont le père Gaubil a dû bien injustement porter la responsabilité devant le public. Quant aux centaines de lettres que renferme sa correspondance, soit avec les pères Étienne Souciet, Berthier et d'autres de ses confrères, soit avec les savants Fréret, J.-N. de l'Isle, etc., lettres dont un très grand nombre offrent un réel intérêt, elles sont restées enfouies jusqu'à ce jour, à l'exception des trois qui ont été insérées parmi les *Lettres édifiantes* au XVIII^e siècle et d'une dizaine d'autres que Klaproth a publiées, avec peu de soin, dans le *Journal asiatique* ¹.

¹ *Journal Asiatique*, 1832, t. X. Ces lettres (11, d'après la division de Klaproth) sont reproduites dans le [tome IV des Lettres édifiantes de l'édition du Panthéon littéraire \(Paris, 1843\)](#). Klaproth ne dit pas d'où il les a tirées. Nous n'avons retrouvé qu'une partie des originaux dans la collection De l'Isle, à laquelle ils ont tous dû appartenir.

p.501 En dehors des maisons des jésuites, il n'y avait à Péking, au temps dont nous parlons, que trois ou quatre missionnaires européens, religieux d'autres ordres ou prêtres séculiers ; ils étaient envoyés par la S. Congrégation de la Propagande et occupaient une maison lui appartenant.

Un mot sur les chrétiens chinois de la capitale. Nous ne trouvons de données précises sur leur nombre que dans une lettre écrite le 6 novembre 1726, c'est-à-dire lorsque la persécution, ouverte en 1723, avait déjà pu produire quelque diminution.

« Autant, dit le père Gaubil, que je puis conjecturer par les confessions et les communions, il y a ici (à Péking) trois mille chrétiens qui fréquentent les sacrements, et il y a bien quatre mille chrétiens qui [ne] fréquentent [pas] les sacrements. ¹

Ces chrétiens non pratiquants, parmi lesquels se trouvaient la plupart des mandarins et lettrés baptisés, étaient ceux qui refusaient de se soumettre aux décrets du Saint-Siège concernant les rits chinois.

« Les lettrés et gens en place, lit-on dans la même lettre, qui voudraient se faire chrétiens, nous quittent dès lors que, selon les ordres du Souverain Pontife, nous leur publions les décrets, même avec les permissions que laissa M. le patriarche Mezzabarba.

Le nombre total des chrétiens en Chine, toujours d'après cette lettre de l'année 1726, était de trois cent mille ou « guère plus », dont cent mille au moins dans le Kiang-nan, et cinq ou six mille en Tartarie.

II

@

Les difficultés commencèrent pour la mission de Chine dès le règne de Khang-hi ². On sait trop quelles impressions fâcheuses fit sur ce prince la triste controverse des rits chinois. Cependant il ne serait pas

¹ Lettre au père Magnan à Paris (AG).

² Voir les *Lettres édifiantes*, XIV^e rec., et préface du XVI^e.

juste de rapporter à cette seule cause le refroidissement de ses dispositions à l'égard du christianisme durant ^{p.502} ses dernières années. Malgré son goût pour les arts et les sciences de l'Europe, et quelque désireux qu'il se soit montré parfois d'ouvrir son empire à la civilisation occidentale, le Louis XIV de l'Asie demeura toujours profondément chinois. Il ne dépouilla jamais entièrement cette défiance à l'égard des étrangers, et surtout des Européens, qui semble être le caractère propre de la politique du Céleste Empire. Nous en avons la preuve dans de curieuses réflexions sur les Européens qu'il rédigea vers la fin de son règne. Ce document, recueilli par le père Antoine Gaubil à Péking, en 1752, n'a jamais été publié, que nous sachions ; il nous paraît mériter d'être reproduit en entier. Le voici, d'après la version du père Gaubil ¹ :

« Les *Orosse* (Moscovites), les *Hong mao* (Hollandais), les *Foulanki* de Luçon (Espagnols) sont de vrais Européens qui dépendent de plusieurs puissances d'Europe.

Les *Orosse* ne faisaient ci-devant qu'un petit État en Europe ; ils y sont devenus puissants, et ont presque détruit la belliqueuse nation de *Souecia* (Suède) ; ils se sont étendus vers l'orient ; ils ont des ports de mer et des vaisseaux de guerre en Europe, à Cachan, à Astarahan ², sur le lac Tengkis (mer Caspienne), en Sibir ³ ; ils ont d'armées nombreuses ; ils se sont rendus tributaires les hordes de Hyaki (Tourgout au nord de la mer Caspienne), et plusieurs autres ; ils pensent à se rendre maîtres des Hoey hoey (mahométans), qui ont divers petits princes depuis Tengkis jusque Gachegar (Casgar) ; ils s'allient avec les Éleuthes (Tartares vers le nord-ouest et ouest de la ville de Hami) nos ennemis. Les *Orosse* sont devenus nos voisins du côté des fleuves Selinghe,

¹ Le père Gaubil a noté ces réflexions de mémoire, après les avoir entendu lire « dans le tribunal où on ramassait les mémoires pour l'histoire de Khang-hi ». Il a dû les envoyer au père Berthier en 1752 (Autographe de l'écriture de Gaubil, mais sans suscription ni date, dans *A, Chine* 31 ; copie parmi des *Extraits de plusieurs lettres du père Gaubil au père Bertier*, dans *O*, t. XII, p. 195). Avertissons que les explications entre parenthèses sont du père Gaubil.

² Astracan.

³ La Sibérie.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Toula, Kerlon, Sachalien-oula ¹, et ils ont dans ces quartiers-là des Tartares qui leur sont tributaires, des forts, des villes et des troupes ; ils sont munis de bonne artillerie. Ils continuent à s'établir au nord du fleuve Sachalien-oula jusqu'à son embouchure ; ils ont passé le cap Noshata et à la mer qui est vers l'embouchure de ce fleuve ; ils ont déjà des ^{p.503} soldats sur les côtes ; ils pensent à y construire des forts et des vaisseaux pour venir dans les mers du Japon, de Corée et de nos provinces méridionales de Chine.

Les Hongmao (Hollandais) ² sont très puissants dans les mers des Indes ; ils [ont] détruit les Foulanki (Portugais), dont il y a quelques restes à *Gaomen* (Macao) ; ils ont parmi eux beaucoup de Chinois. Nous les avons chassés de *Tayouan* (île Formose), mais ils sont bien puissants à *Soumentala* (Sumatra), *Kouaoua* (Java), *Manlakia* (Malacca), *Poni* (Bornéo), *Melyloki* (Moluques) et autres lieux ; ils se font craindre à *Mien* (Ava), *Sienlo* (Siam), et autres lieux près de la province chinoise de Yunnan. Ils ont de bons soldats, un nombre infini de bons vaisseaux et beaucoup d'argent.

Les Foulanki de Luçon (Espagnols) ont beaucoup de Chinois ; ils peuvent aisément devenir très puissants aux pays voisins de la Chine et du Japon ; leur roi en Europe est très riche et possède de grands États loin d'Europe. Il est de la même famille que le roi de Foulan (France), nation puissante et belliqueuse, estimée et respectée par terre et par mer dans tout le monde.

Les Oross, Hongmao, Foulanki, comme les autres Européens, viennent à bout de tout ce qu'ils entreprennent, quelque difficulté qu'il y ait ; ils sont intrépides, habiles et profitent de tout. Tant que je régnerai, il n'y a rien à craindre d'eux pour

¹ Nom mongol du fleuve Amour.

² L'autographe explique ici *Hongmao* par *Anglais* ; la copie de De l'Isle a *Hollandais*, comme plus haut.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

la Chine. Je les traite bien, ils m'aiment et m'estiment et cherchent à me faire plaisir. Les rois de *Foulan* et de *Porotoukal* ont soin de m'envoyer de bons sujets habiles dans les sciences et les arts, qui servent bien notre dynastie. Mais si notre gouvernement devient faible, si on manque d'attention sur les Chinois des provinces du Midi et sur le grand nombre de barques qui en partent tous les ans pour Luçon, Calapa (Batavia), Japon et autres pays, si la division se met parmi nos Mantcheou et les princes de ma famille, si les Tartares Éleuthes nos ennemis viennent à bout d'attirer à eux les Tartares de *Syhay* (Kokonor) et les Calca et Mongou nos tributaires, que deviendra notre empire ? Les Oross au nord, les Foulanki de Luçon à l'orient, les Hongmao au sud feront de la Chine ce qu'ils voudront. Vous, princes de ma famille, grands mandarins, faites réflexion sur ce que je dis et dans des placets marquez-moi en détail ce que vous pensez. Faisons attention à ce qui peut arriver dans la suite.

Il n'est pas difficile de deviner quelle réponse Khang-hi reçut des conseillers auxquels il adressait ce mémoire ; il avait assez ^{p.504} clairement indiqué celle qui devait lui agréer le plus : fortifier les barrières qui défendaient la Chine contre l'étranger, et les fortifier à la manière chinoise, c'est-à-dire par un isolement de plus en plus rigoureux, par de nouvelles entraves aux communications avec les Occidentaux.

« Il ne faut pas douter, observe le père Gaubil après avoir transcrit cette pièce, que les réflexions de Khang-hi, jointes aux accusations publiques et secrètes des grands mantcheou, mongou et chinois, n'aient été le vrai principe de la conduite des empereurs Yong-tching et Kien-long à l'égard des missionnaires... Ces deux derniers princes ont posé pour un de leurs points de leur gouvernement celui de ne jamais permettre qu'il y ait des missionnaires dans les provinces, et qu'à la cour de Péking ils fassent trop de chrétiens, surtout parmi les Tartares mantcheoux et les Chinois et Tartares

mongou ou mongols, qui sont enrôlés en très grand nombre dans les bannières des Tartares mantcheoux.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les mesures de Yong-tching et de Khien-long furent inspirées par le même sentiment qui avait dicté les réflexions de Khang-hi, c'est-à-dire la crainte qu'une influence étrangère, quelle qu'elle fût, ne prît en Chine assez de racines pour offrir un point d'appui à des entreprises dangereuses contre l'empire. Khang-hi était encore capable de comprendre que la politique n'était pour rien dans les visées des missionnaires ; ses successeurs, moins intelligents, ne le comprirent jamais. En vain on leur montrait à l'évidence que les chrétiens n'étaient ni moins fidèles ni moins paisibles que le reste de leurs sujets ; en vain les prédicateurs de l'Évangile faisaient observer qu'ils appartenaient à des nations différentes, rivales même, ce qui devait suffire pour éloigner les soupçons, si l'on ne se fiait pas à leur loyauté.

La reprise de cette politique chinoise ne se fit pas trop sentir à la mission de Péking du vivant de Khang-hi. Cependant les missionnaires purent déjà en constater quelque effet durant les longs voyages qu'il leur fallut entreprendre, par l'ordre de ce prince, pour lever la carte de la Chine, de 1708 à 1718. Khang-hi leur adjoignit des mandarins chinois et tartares qui devaient fournir aux géographes leur entretien et les secours matériels nécessaires. Mais ces fonctionnaires paraissent avoir eu autant pour mandat de surveiller les missionnaires que de les aider. Ils avaient des ordres, pense le père Gaubil, pour ne pas laisser les p.505 Pères aller où ils voudraient¹. Ainsi, par exemple, ils ne permirent pas de pousser les opérations géodésiques en Tartarie jusqu'aux frontières russes ni jusqu'à la mer Orientale. Le père Parrenin lui-même, malgré la faveur dont il jouissait, sollicita en vain Khang-hi de laisser compléter la carte dans cette partie si importante. Le père Jartoux, qui avait pris une très grande part aux levés et aux observations, et qui fut chargé de coordonner tous les résultats de cette longue campagne géographique, présenta une requête au même

¹ Lettre à Fréret, 5 novembre 1736 (O, c. 150, l. 2, p. 26).

empereur, pour obtenir la permission de mesurer une méridienne de l'empire passant par Péking.

« Il voulait, écrit le père Gaubil, s'associer quelques autres Pères et faire partout des observations et une suite bien conditionnée de triangles. On voulait encore aller aux bouts orientaux de Tartarie et occidentaux de Chine et de Tartarie pour faire à loisir des observations célestes. L'empereur refusa net. ¹

Évidemment, Khang-hi redoutait que les Européens ne vinssent à connaître trop bien la Chine. Et sans doute, c'est à cause de ces dispositions, qu'il eût été dangereux de heurter, que les missionnaires, en envoyant leur carte en France, demandèrent formellement qu'elle ne fût pas publiée jusqu'à nouvel ordre. ²

Khang-hi mourut le 20 décembre 1722. Avec lui finit l'âge d'or des anciennes missions de Chine. Son fils et successeur, Yong-tching, fort attaché, alors qu'il n'était que prince, aux bonzes bouddhistes et tao-sse, avait donné plus d'une preuve de son aversion pour la religion chrétienne. De plus, il était loin d'avoir le même goût que son père pour les sciences, les arts et les autres « curiosités » des pays européens. La crainte seule de marquer trop brusquement le contraste de sa conduite avec celle de Khang-hi, et de paraître ainsi blesser la piété filiale si chère aux Chinois, l'empêcha de proscrire ouvertement le christianisme et de chasser tous les missionnaires, dès le début de son règne. En attendant, il frappa le christianisme dans ses propres parents, en condamnant à un dur exil les princes chrétiens de la famille ^{p.506} tartare de *Sounou* ou *Sourniama*, dont les nombreux membres avaient pour la plupart embrassé l'Évangile ³.

L'ère de la persécution s'ouvrit pour les chrétiens des provinces au mois de juillet 1723. Ostensiblement, l'initiative venait des mandarins

¹ *Loc. cit.*, et lettre du père Parrenin à Bayer, 30 juillet 1734 (*D*, t. V, p. 13. Copie)

² Lettre du père Gaubil au père Hervieu, à Canton (pour le père Étienne Souciet), reçue à Paris le 26 septembre 1729 (*AG*).

³ Les *Lettres édifiantes* contiennent [plusieurs lettres](#) du père Parrenin et du père Gaubil sur la persécution si courageusement soufferte par cette famille (Recueils 17^e à 23^e de la première édition ; t. XIX-XXI de Mérigot).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

locaux ; mais, on le vit bientôt, ceux-ci ne faisaient qu'exécuter les désirs peu déguisés, sinon les instructions positives du souverain. En effet, au mois de janvier 1724, ils obtinrent du tribunal des rites un édit, que l'empereur sanctionna aussitôt, interdisant la religion chrétienne dans tout l'empire chinois, enlevant toutes les églises au culte et reléguant les missionnaires, ceux de Péking seuls exceptés, à Macao, pour être à bref délai renvoyés en Europe. Nous nous contentons d'indiquer ici des faits qui sont racontés au long dans les *Lettres édifiantes* ¹.

On peut voir, dans le même recueil, comment les missionnaires de Péking obtinrent pour leurs confrères la permission de se retirer à Canton. C'était une atténuation considérable du décret de proscription. Outre que la grande ville de Canton offrait encore un théâtre à leur zèle, les missionnaires y restaient, beaucoup mieux qu'à Macao, à portée de saisir les occasions favorables pour retourner à leurs chrétientés désolées. De fait, au bout de deux ou trois ans, beaucoup étaient parvenus à rentrer au milieu de leurs ouailles, et continuaient, bien qu'en cachette et à travers de continuels dangers, la plupart des fonctions de leur ministère.

Cet apostolat secret fut favorisé par un changement au moins apparent dans la conduite de Yong-tching. On a vu que les missionnaires attachés au service de l'empereur, c'est-à-dire tous ceux qui se trouvaient dans la capitale, avaient été exceptés des rigueurs de l'édit de 1724. La réserve plus que froide de Yong-tching à leur égard rendait leur position fort précaire. Heureusement, la cour de Péking avait besoin de leurs services. En 1725, il se présenta une occasion où ce besoin se fit sentir encore plus fortement aux ministres chinois et à l'empereur lui-même. Nous voulons parler de l'arrivée du comte Sava comme envoyé extraordinaire de la Russie à Péking.

p.507 Le but avoué de cette mission était de régler la question des limites entre les deux empires et de conclure un traité de commerce. Mais l'ambassadeur avait des instructions secrètes pour étudier la Chine de

¹ Recueil 17^e, p. 163 ; t. XIX de Mérigot, p. 324-406.

toute manière sur sa route et durant son séjour à Péking. ¹ C'est ce que le gouvernement chinois soupçonnait ; aussi ne vit-il pas sans inquiétude cette ambassade, qu'il n'osait pas, d'ailleurs, refuser de recevoir. On a déjà remarqué dans les réflexions de Khang-hi avec quelle défiance il suivait les progrès de la puissance russe en Asie. Comme lui, son successeur, et les ministres de celui-ci, redoutaient, non sans raison, de rencontrer bientôt un adversaire menaçant dans le colosse qui, maître d'une grande partie de l'Europe et de toute l'Asie septentrionale, pouvait atteindre de son bras jusqu'aux frontières du Céleste Empire, à quelques journées de Péking. Mais, pour se rendre un compte exact de ses forces, les politiques de Péking n'avaient d'autre ressource que les missionnaires catholiques. Nous résumerons tout à l'heure les conférences qui eurent lieu sur ce sujet entre les jésuites français et les ministres de Yong-tching. Nos compatriotes servirent d'interprètes durant les longs débats qui précédèrent la rédaction du traité de 1726 entre la Chine et la Russie. La rédaction elle-même leur fut confiée. Notons qu'ils n'oublièrent pas les intérêts de la France : le père Parrenin envoya au père de Linières, confesseur de Louis XV, pour être communiquée aux ministres du roi, une copie de ce traité, accompagnée d'amples éclaircissements. ²

C'est le père Parrenin qui eut le rôle principal dans le concours prêté par les missionnaires aux négociations avec la Russie, comme dans beaucoup d'autres affaires semblables. Yong-tching eut le mérite de lui en savoir gré ; s'il n'arriva pas, comme Khang-hi, jusqu'à honorer le missionnaire de son amitié, il lui accorda, du moins, et lui conserva toujours une véritable estime, avec une certaine déférence, que le Père sut faire servir aux intérêts de l'Évangile. Aussi le père Gaubil, parfaitement placé pour porter un jugement, écrit que le père Parrenin en 1724 et 1725 a sauvé la mission de Chine. Il faut ajouter que le père Gaubil, ^{p.508} qui à cette époque assistait déjà très utilement le père Parrenin, n'avait pas peu contribué au même résultat.

¹ Le comte Sava, écrit De l'Isle au comte de Plélo, de Saint-Pétersbourg, le 7 juin 1732, a rapporté de son ambassade en Chine des mémoires et des cartes fort utiles (*D*, t. IV, p. 39).

² Lettre du père Gaubil au père Étienne Souciet, reçue le 21 août 1739 (*AG*) ; lettre du même au père Berthier (*O*, t. XII, p. 195. Copie).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Le 25 octobre 1725, Yong-tching voulut témoigner sa satisfaction aux missionnaires en leur faisant un honneur extraordinaire suivant les idées chinoises. Il les convoqua au nouveau palais qu'il venait de faire bâtir, à deux lieues et demie de la capitale, et, après leur avoir fait servir du thé, leur adressa un assez long discours. Le père Gaubil, qui était présent, et qui voyait ce prince pour la première fois, faisait de lui, deux jours plus tard, le portrait suivant : « Il est grand, gros, il parle bien, mais vite ; il paraît avoir de l'esprit et a assez bonne mine ». Sa harangue refléta les sentiments qui se combattaient dans son intérieur. Il chercha à justifier son éloignement pour la religion chrétienne en soutenant qu'elle n'était en rien supérieure au bouddhisme et aux autres sectes de la Chine. Il parla aussi du pape et des rois européens ; il le fit, observe le père Gaubil, « d'une manière fort embarrassée », qui le montrait bien moins instruit des choses d'Europe que son père Khang-hi. Du reste, à part sa sortie contre le christianisme, Yong-tching fut « très honnête » ; il fit donner à chaque Père un de ces fameux melons d'Hami, qui venaient de plus de quatre cents lieues, et comptaient parmi les délicatesses de la table impériale. ¹

Cette audience avait lieu au moment où deux jeunes religieux carmes, envoyés par le pape, arrivaient en Chine avec des présents et deux brefs du Souverain Pontife pour l'empereur. Celui-ci ne voyait pas de trop bon œil cette ambassade, quoiqu'elle flattât son orgueil ; il était déterminé d'avance à ne rien accorder de ce qu'elle pourrait demander en faveur de la religion chrétienne. Le but principal de la harangue du 25 juillet était, sans doute, de le faire comprendre aux missionnaires. Au reste, des deux brefs, l'un ne contenait que des compliments, l'autre remerciait Yong-tching d'avoir tiré de prison le missionnaire lazariste Pedrini, et le pria de rendre encore la liberté à deux autres missionnaires, M. Apiani, lazariste, et M. Guigue, des Missions Étrangères, tous deux emprisonnés à Canton. ²

¹ Lettre du père Gaubil au père Gaillard à Toulouse, 27 octobre 1725 (AG).

² *Loc. cit.*

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Il eût été non seulement inutile, mais dangereux de demander directement à Yong-tching de revenir sur ses décrets de p.509 proscription. La mission faillit l'éprouver à ses dépens lors de l'ambassade portugaise de 1727. Cette ambassade eut un grand éclat ¹. La magnificence de l'envoyé Metello de Sousa, jointe à son tact parfait, éblouit et charma l'empereur, qui reçut fort bien le représentant du Portugal, jusqu'à le dispenser de certaines exigences traditionnelles de l'étiquette chinoise. Cependant, le jour même de la réception officielle (28 mai 1727), Yong-tching faisait lancer une proclamation « sanglante » contre le christianisme ², comme pour signifier de nouveau sa ferme volonté de ne se laisser arracher aucune concession sur la liberté religieuse, ou pour contrebalancer les impressions trop favorables aux chrétiens qui pouvaient naître chez ses autres sujets à la vue des honneurs rendus par le Fils du Ciel à l'envoyé portugais. Celui-ci, pourtant, n'avait encore fait aucune démarche en faveur de la religion persécutée. Son mandat officiel ne comprenait, d'ailleurs, rien de semblable ; il se bornait à peu près à des politesses : l'ambassadeur devait simplement présenter à l'empereur des compliments sur son avènement au trône, en demandant la continuation des bons rapports qui existaient depuis longtemps entre la Chine et le Portugal. Toutefois, mû par un sentiment généreux, Metello ne put s'empêcher, un jour, d'adresser en son nom personnel une prière à l'empereur en faveur des chrétiens. On ne sait ce qui se passa entre lui et Yong-tching à cette occasion ; mais l'ambassadeur, à son départ, laissa entendre aux missionnaires qu'il regrettait de n'avoir pas entièrement suivi leurs conseils ³. En effet, les missionnaires connaissant bien le caractère soupçonneux du monarque chinois, avaient dissuadé Metello de tenter une démarche directe, dont ils n'espéraient rien, et qui pouvait devenir plutôt funeste à la religion ; ils l'avaient prévenu que son ambassade n'aurait de résultat utile que si elle laissait l'empereur pleinement satisfait jusqu'à la fin. La suite montra que ces avis étaient sages et seuls pratiques.

¹ *Lettres édifiantes*, 19^e rec. ; t. XXI de Mérigot. p. 56 et suiv.

² Lettre du père Gaubil au père Gaillard, 8 octobre 1727 (AG).

³ Lettre du même au même, 11 octobre 1727 (AG).

Le 21 juillet 1727, cinq jours après le départ de l'envoyé portugais, Yong-Tching convoqua de nouveau les missionnaires à son palais et leur adressa un second discours. Interpellant d'abord le père Parrenin, il se plaignit que ce Père n'eût pas bien p.510 instruit l'ambassadeur sur ce qu'il devait éviter de demander ; Metello l'avait prié de rendre les églises aux chrétiens des provinces, ce qu'il ne ferait jamais. L'empereur s'échappa jusqu'à blâmer son père, qui s'était « déshonoré », dit-il, par la liberté qu'il avait accordée au christianisme dans les provinces. Enfin, il revint à ses invectives contre la religion, et, à cette occasion, il formula contre les dogmes catholiques des objections dignes d'un libre-penseur européen ; en même temps, il s'efforça de justifier les Chinois du reproche d'idolâtrie, et soutint qu'ils avaient de la Divinité les mêmes idées que les chrétiens. Mais toute cette harangue est trop caractéristique pour que nous ne la donnions pas en entier. La voici, telle que le père Gaubil, qui l'a entendue, nous l'a conservée ¹ :

« Patomin (c'est le nom chinois du père Parrenin, si tu avais bien mis au fait Mai-te-lo (M. Metello, l'ambassadeur) et si tu avais bien expliqué mes raisons et mes intentions, il ne m'aurait pas parlé comme il a parlé. Il m'a fait prier de rendre les églises et de laisser prêcher votre loi comme il se faisait du temps de Cam-hi, mon père. Il faut que vous tous qui êtes ici et m'écoutez, il faut que vous instruisiez bien les Européens d'ici et de Canton, et cela au plus tôt. Si d'autres ambassadeurs viennent, il faut auparavant les instruire et ils se garderont bien de parler comme Mai-te-lo. Quand il a su mes raisons, il les a approuvées (assurément M. Metello ne l'avait pas fait). Quand le pape et les rois viendraient ici eux-mêmes, je leur refuserais ce que Metello demande. Il n'y a pas de raison à cela, et s'il y en avait, je vous l'aurais déjà accordé quand vous me le demandâtes. N'allez pas mêler dans cette affaire les rois d'Europe. Je vous laisse ici et à

¹ *Loc. cit.* — Le père Gaubil, après avoir transcrit ce discours noté de mémoire, ajoute : « Voilà l'essentiel, je n'ai pas gardé l'ordre des phrases que garda l'empereur, mais tout y est ».

Canton pour la correspondance d'ici à Canton et de là en Europe. C'est assez. Que d'accusations n'a-t-on pas faites contre vous ? Je vous connais, vous êtes bonnes gens : un prince moins instruit que moi vous aurait déjà tous chassés. Maitelo m'a fait proposer de donner des patentes pour m'assurer des bons ; je ne l'ai pas voulu, je saurai punir les mauvais, je connaîtrai les bons. Mais je ne veux pas des missionnaires [dans les provinces] ¹ : si j'envoyais dans vos provinces d'Europe des bonzes, vos princes ne le permettraient pas. p.511

Du temps des Han, l'empereur Ming-ti fit valoir les bonzes des Indes ; du temps des Tang, l'empereur Tai-hong fit valoir les lamas du Tibet. Par là ces deux princes se sont rendus odieux aux Chinois. Mon père s'est déshonoré en vous bâtissant des églises dans les provinces. Je m'y opposais tant que je pouvais. Moi Mantcheou puis-je laisser ces monuments qui déshonorent mon père, et puis-je vous aider à introduire une loi qui condamne la chinoise, et l'étendre autant que le sont quelques autres ?

La religion des lamas approche le plus de la vôtre, celle des lettrés en est plus éloignée. Vous avez tort, vous n'êtes qu'une vingtaine de personnes et vous attaquez toutes les autres lois. Tout ce que vous avez de bon est chez les Chinois, et vous avez des points aussi ridicules que ceux des sectes. Le *Ciel* est appelé par vous *maître du ciel* : c'est la même chose. Les plus petits villages de mahométans ont un *papa* qui honore le Ciel et qui dit que sa loi est la meilleure. Comme nous, vous avez dix commandements ; cela est bon. Vous avez un Dieu fait homme, des peines éternelles, un bonheur éternel : ce sont des fables, rien de plus ridicule.

¹ Nous suppléons, dans cette parenthèse, une omission évidente de l'autographe de Gaubil.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Les statues de *Fo* servent à se souvenir de Fo pour l'honorer ; on n'adore ni l'homme Fo ni la statue de bois. Fo est le ciel ou, comme vous dites, le *maître du ciel*. Et ne peignez-vous pas vous-mêmes votre maître du ciel ? Fo a, comme vous, l'incarnation ; il a encore la transmigration : c'est ridicule. La perche que nous Mantcheoux élevons dans nos cérémonies, est-elle moins (plus ?) ridicule que votre croix ? Parmi les lettrés, les lamas et les bonzes, très peu entendent leur loi ; de même parmi vous, très peu entendent la religion. Sans savoir ce qu'ils disent, la plupart des Européens parlent d'un maître du Ciel, de son éternité, de son immensité, de sa justice, du paradis, de l'enfer, etc. Qui a vu cela ? et qui ne voit que cela n'est bon que pour tromper le petit peuple. Venez ici de temps en temps, et je vous instruirai.

L'empereur, en prononçant ce discours, parlait très vite, et ne permit pas aux missionnaires de placer un mot en réponse à ses tirades contre le christianisme. Heureusement, l'intervention peut-être intempestive de Metello n'eut pas d'autres conséquences plus fâcheuses. La situation des missionnaires et des chrétiens n'en fut point empirée. Au contraire, les honneurs extraordinaires rendus à l'ambassadeur de Portugal ne laissèrent pas de produire un bon effet. Les faveurs impériales, que les missionnaires de Péking commençaient à recevoir plus fréquemment, bien qu'assez insignifiantes en elles-mêmes, firent certainement ^{p.512} encore plus d'impression. Il en résulta que la plupart des mandarins des provinces n'osèrent plus que mollement poursuivre les missionnaires cachés, sachant comment leurs confrères étaient traités à Péking ; car on craignait, en pressant trop les ordres officiels de l'empereur, de dépasser peut-être ses vraies intentions. Jusqu'en 1730, les intrépides ministres de l'Évangile purent donc continuer leurs travaux, instruire les néophytes, consoler et fortifier les anciens chrétiens par les sacrements, évangéliser même les païens, tout cela en secret, bien entendu, et non sans de rudes fatigues.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Mais nous ne pouvons faire mieux connaître l'état des missions de Chine à cette époque qu'en citant la lettre suivante, que le père Gaubil écrit à son frère à Gaillac, de Péking, le 31 octobre 1728. ¹

« L'empereur laisse en repos les chrétiens de cette grande ville, et nous faisons en toute liberté nos fonctions. Notre église française a baptisé cette année plus de treize cents enfants, et nous avons communié plus de quatre mille personnes. On a trouvé le moyen de faire visiter les chrétiens de la Tartarie. Les pères dominicains espagnols cachés dans la province du Fokien souffrent beaucoup. Trois de nos pères jésuites français cachés dans les provinces voisines ne souffrent guère moins ; on a envoyé à leur secours un jésuite prêtre, chinois de naissance. L'évêque de Nanking, saint religieux de S. François, est entré caché dans son diocèse, où sont cachés sept jésuites et un franciscain, et ils cultivent plus de cent vingt mille chrétiens. Trois prêtres chinois, deux jésuites, quatre franciscains et un évêque cultivent tranquillement les chrétientés des quatre provinces Chansi, Chensi, Houkouang, Ssetchouen. Quinze ou seize jésuites, dont dix sont français, et neuf ou dix franciscains sont dans la province de Canton. Les magistrats de la capitale (Canton) en usent assez bien avec eux à cause du gain qu'ils font sur les vaisseaux d'Europe. Vous avez su que par ordre de l'empereur la religion chrétienne a été proscrite dans l'empire, que les Chinois ont eu ordre ^{p.513} de renoncer au christianisme. Vous demanderez sans doute pourquoi il reste encore des chrétiens, pourquoi les magistrats souffrent des missionnaires. En voici la raison.

¹ Le frère du père Gaubil, à qui cette lettre est adressée, était avocat au Parlement de Toulouse. Nous devons la communication de cette pièce intéressante et de cinq autres lettres inédites du père Antoine Gaubil à la libéralité de M. Louis Ricous, docteur en droit, dont l'aïeule, Louise Gaubil, épouse Dupeyré, était la petite-fille de l'avocat et petite-nièce de l'illustre missionnaire Gaubil. C'est M. l'abbé Brunet, à Gaillac, qui nous a fait connaître l'existence de ces documents et qui s'est de lui-même bien obligamment entremis pour nous en obtenir le prêt.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Les magistrats appelés ici mandarins savent que l'empereur n'a pas voulu chasser les missionnaires de Péking ; ils savent que ce prince nous laisse ici tranquilles, nous appelle quelquefois pour nous parler, nous fait des petits présents ; ils ont été frappés des grands honneurs que l'empereur fit l'an passé à l'ambassadeur de Portugal et à un jésuite portugais appelé Magaillans ¹ ; ils ont vu que dans l'affaire qu'ont eue ici les Moscovites, l'empereur nous a fort employés. Tout cela a fait croire aux magistrats que l'empereur ne prétend pas qu'on maltraite les missionnaires, et [ils] dissimulent quoiqu'ils sachent qu'il y en a de cachés. Mais dans ces pays infidèles, on ne peut compter sur rien, et nous nous tenons toujours prêts à tout souffrir pour la religion que nous sommes venus prêcher.

On voit par la même lettre que les missionnaires de Péking ne servaient pas seulement leurs frères de leur prestige ; car le père Gaubil continue :

« Nous nous sommes épuisés pour fournir aux dépenses qu'il a fallu faire pour pourvoir à la sûreté des missionnaires cachés, pour envoyer partout de vieux et zélés chrétiens, etc., et si nos deux nouveaux Pères (les pères de Lacharme et Challier, jésuites, dont on venait d'apprendre l'arrivée à Canton) n'apportent les secours que nous avons demandés, je ne sais comment nous pourrions vivre. Jusqu'ici la Providence y a pourvu, et j'espère qu'elle y pourvoira toujours.

Ce furent aussi les jésuites de Péking qui conçurent et réalisèrent l'idée d'une œuvre où la mission trouva une précieuse ressource durant les temps de la persécution.

« Il y a deux ans, poursuit le père Gaubil dans la lettre déjà citée, que nous écrivîmes fortement à Rome pour qu'il fût permis de faire prêtres des Chinois qui, ne sachant point de latin,

¹ C'est le père de Magalhaens, ancien missionnaire de Chine, qui avait accompagné l'ambassadeur par ordre du roi de Portugal.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

sauraient lire la messe en latin, sauraient la religion, les cas de conscience, et seraient de bonnes mœurs. Le Saint-Père le Pape a accordé ce que nous demandions, et c'est une des meilleures choses qu'on ait encore faites pour le salut des Chinois.

Dans une lettre du p.514 10 octobre 1729 ¹, le même Père écrit que, parmi ses autres occupations, « il lui a fallu apprendre à lire (le latin, sans doute) à deux anciens chrétiens qu'on doit faire prêtres, et qu'il va leur enseigner les cas de conscience » (c'est-à-dire ce qu'il est nécessaire de savoir de la théologie morale pour entendre les confessions). Ces prêtres chinois, qui n'avaient pas à redouter, comme les Européens, d'être trahis par leur visage même, rendirent les plus grands services à la religion, en visitant les chrétientés dont l'accès était trop difficile pour les autres missionnaires.

L'apostolat n'était donc pas devenu impossible en Chine, et il donnait toujours de consolants résultats. Nous pouvons citer comme exemple ceux qu'obtenait le père Étienne Le Couteulx, de Rouen, dans ses courses à travers la province de Houkouang : en une seule année, de mars 1728 à mars 1729, il compta 1.844 confessions et 327 baptêmes. ²

Avec tout cela, néanmoins, la persécution n'était pas éteinte ; les édits de proscription demeuraient suspendus sur la tête des chrétiens et des missionnaires, et de nouvelles rigueurs pouvaient d'un jour à l'autre étouffer le peu de liberté laissé à l'Évangile. Un moment, on put espérer un revirement plus complet dans la politique religieuse de Yong-tching, grâce à l'influence qu'il avait donnée dans ses conseils à un de ses frères, sincère ami des missionnaires. La mort prématurée de ce prince, en 1730, détruisit cet espoir. Mais ses rapports avec les jésuites français de Péking, surtout de 1727 à 1730, forment une page assez curieuse de l'histoire de la mission. Nous allons l'esquisser d'après des lettres confidentielles du père Gaubil au père Étienne Souciet.

¹ Lettre au père Étienne Souciet (*O*, c. 150, l. 1, p. 5).

² Lettre du père Jules Placide Hervieu, supérieur général de la mission des jésuites français en Chine, datée de Canton, 15 octobre 1729 (*O*, c. 150, l. 7, p. 6). Voir une lettre du père Le Couteulx sur ces courses apostoliques dans les [Lettres édifiantes, 22^e recueil](#).

III

@

Au commencement de la persécution, en 1724, les missionnaires avaient déjà trouvé un précieux appui dans le treizième fils de Khang-hi ou treizième *regulo*, comme ils l'appellent ^{p.515} d'ordinaire. C'est en grande partie à sa médiation qu'ils durent le succès de la requête par laquelle ils demandaient pour leurs confrères la permission de demeurer à Canton. Leurs relations avec lui devinrent plus fréquentes et plus intimes lors des négociations avec la Russie. Pour cette affaire, comme bientôt pour toutes les affaires de l'empire, Yong-tching se déchargea presque entièrement sur le treizième *regulo*. Celui-ci, à l'exemple de son père, craignait tout de l'ambition envahissante des Moscovites. En homme pratique, il sentit la nécessité de bien connaître le pays de ces rivaux et les avantages que sa position géographique pouvait leur donner dans une lutte éventuelle contre la Chine. Aussi les premiers travaux dont il chargea les missionnaires se rapportaient à la géographie.

Déjà Khang-hi avait, à diverses reprises, envoyé des officiers tartares et chinois pour reconnaître les districts formant la limite indécise entre la Chine et la Russie. Il s'était aussi fait donner des informations circonstanciées sur les pays à l'ouest de la Chine jusqu'à la mer Caspienne, soit par d'autres émissaires dépêchés exprès à cette fin, soit par les indigènes instruits que des causes diverses amenaient de temps à autre à Péking. Enfin, il avait fait remettre tous les documents ainsi recueillis aux missionnaires, pour être par eux triés, coordonnés et fixés sur une carte. En 1725, le treizième *regulo* commanda un travail semblable aux pères Régis et Fridelli. Il les mit d'abord en relation avec plusieurs officiers kalmouks, venus de plus de cent lieues pour prendre du service dans l'armée chinoise. Avec les renseignements que ceux-ci fournirent, principalement sur la vallée du Sir (Syr-darya), qu'ils avaient suivie pour venir en Chine, et avec d'autres itinéraires tartares qu'il possédait déjà, le prince ordonna de dresser une nouvelle carte des pays compris entre le Chensi, province la plus occidentale de la Chine, et la mer

Caspienne. ¹ Les deux Pères le satisfirent de leur mieux. Ajoutons que le père Régis, sur les instances du père Gaubil, qui avait le plus grand zèle pour les progrès de la géographie, envoya une copie de cette carte au père Duhalde, à Paris, en 1726, avec un résumé des informations géographiques obtenues des Kalmouks. D'Anville a dû en profiter.

p.516 Le 6 janvier 1727, alors que l'ambassadeur de Russie était encore à Péking, le prince premier ministre fit venir chez lui les pères Parrenin, de Mailla, Gaubil et André Pereyra ², pour les interroger longuement sur les limites de la Turquie, de la Perse et de la Russie, et sur les rapports que ces trois empires pouvaient avoir entre eux. Il ordonna ensuite aux pères Gaubil, de Mailla et Pereyra de dresser une carte des pays compris entre le fleuve Amour, la mer du Nord (glaciale) et la mer Orientale. Puis il voulut avoir une carte de toute la Sibérie et de la Russie jusqu'à Saint-Pétersbourg ; les missionnaires la lui firent en vingt-cinq jours. Enfin, en 1728, il chargea le père Gaubil de composer une carte spéciale des provinces formant frontière entre la Russie, d'une part, et la Turquie d'Asie, la Perse et la Tartarie, de l'autre.

Après les conférences géographiques, en vinrent d'autres d'un caractère plus délicat, où les interlocuteurs ordinaires du prince furent les seuls pères Parrenin et Gaubil.

« Ce qui regarde la Russie, écrivait ce dernier, le 13 octobre 1729, est aujourd'hui une des affaires les plus importantes.

Il raconte ensuite comment le regulo les interrogea sur la dernière révolution de la Perse, sur les relations des Turcs avec les Russes, sur la guerre que ceux-ci avaient eu à soutenir contre les Suédois, sur le nombre des Européens étrangers qu'on trouvait en Russie et les rapports que ce pays entretenait avec le reste de l'Europe, enfin sur toute l'histoire de la Russie. Les politiques chinois, toujours inquiets des

¹ Lettres du père Gaubil au père Étienne Souciet, 13 novembre 1725 et 28 juin 1726, et au père Gaillard, 8 octobre 1727 (AG). — Le père Xavier Ernbert Fridelli, originaire du Tyrol autrichien, résidait alors au collège portugais. Il avait beaucoup travaillé aussi à la carte de Chine sous Khang-hi.

² Le père André Pereyra faisait partie du Collège portugais ; il était assesseur du tribunal astronomique chinois.

progrès des Moscovites vers l'orient, souhaitaient fort de les voir occupés du côté de l'ouest :

« On voudrait bien, écrit encore le père Gaubil, que la Perse et la Turquie, et même la Suède fissent la guerre aux Russiens.

Parmi les présents que l'ambassadeur Sava avait offerts à Yong-tching, se trouvait un atlas de géographie, celui de Hotman, gravé à Nuremberg, ainsi qu'une carte où les Russes se disaient les maîtres de l'île de Yeso jusque près du Japon. Le prince chinois fut étonné d'apprendre qu'ils connaissaient ce pays, et il le fut encore plus quand il vit dans l'atelier que les Européens avaient déjà fait plusieurs tentatives pour atteindre la Chine et le Japon ^{p.517} par les mers septentrionales. Il voulut être instruit en détail de ces expéditions. ¹

Toutes ces questions, comme il est facile de le deviner, étaient inspirées par la défiance à l'égard du puissant voisin du Nord. Inutile de dire ce qu'il fallut aux pères Parrenin et Gaubil, non seulement de connaissances variées, mais encore de tact et de prudence pour y répondre. Les deux jésuites eurent la satisfaction de constater que le prix de leurs informations était reconnu. Parlant de ces conférences au sujet de la Russie, le père Gaubil écrit :

« C'est une des occasions où j'ai vu par moi-même que le père Parrenin est ici un homme bien nécessaire, et qu'il est regardé comme tel par le regulo et par l'empereur.

Finalement, Yong-tching résolut d'envoyer à son tour une ambassade au nouveau tsar, Pierre II. C'est peut-être, écrivait à ce propos le père Contancin, la première ambassade véritable que la Chine ait jamais envoyée. Aussi les ministres chinois ne savaient comment s'y prendre pour l'organiser. Comme toujours, ils recoururent aux jésuites français. Le père Gaubil dut faire connaître au 13^e regulo la route de Moscou, et lui décrire cette ville, ainsi que Saint-Pétersbourg. Le père Parrenin eut à expliquer la manière dont on reçoit les ambassadeurs en

¹ Lettre du père Gaubil au père Étienne Souciet, 13 octobre 1729 (*O*, c. 150, l. 1, p. 6). En terminant, le père Gaubil recommande le secret à son correspondant.

Europe et comment il convenait d'équiper des seigneurs chinois qu'on envoyait pour la première fois en ambassade. Le père Gaubil observe

« qu'on eut grand soin (*on*, ce sont les missionnaires) de dire tellement les choses que le regulo ne crût pas nécessaire d'envoyer un Européen à la suite des ambassadeurs ; dans les circonstances c'eût été une très mauvaise affaire, et notre mission française en particulier aurait eu tout à craindre.

Les ambassadeurs chinois partirent de Péking le 14 juin 1729. Dans le même temps, on en envoya d'autres à Ajouki, prince des Kalmouks Tourgout, qui résidait au nord de la mer Caspienne ¹. Le premier essai diplomatique des Chinois en Russie fut heureux ; du moins, les ambassadeurs, qui étaient de retour en ^{p.518} 1732, « parlèrent avec éloge des Russes et des autres Européens », et « l'effet » produit à Péking fut « bon » ².

La Russie n'était pas seule à donner des soucis à la politique chinoise. On a vu combien Khang-hi redoutait que les hordes turques et tartares à l'est de la mer Caspienne ne vinsent un jour donner la main aux tribus insoumises du Turkestan oriental, de la Dzoungarie et de la Mongolie pour une nouvelle invasion de la Chine. Yong-tching et ses conseillers étaient aussi obsédés de cette crainte. Ils ne regardaient pas avec moins d'anxiété du côté de l'Inde, où subsistait encore le grand empire mogol :

« On ne voit pas de bon œil, écrit le père Gaubil, le Mogol si près du Yunnan ; et on est bien résolu à empêcher la communication des mahométans de Hami, Turphan et Casgar avec ceux de Bokhara.

¹ Même lettre.

² Lettre du père Gaubil au père Ét. Souciet, 13 juin 1732 (*D*, t. IV, p. 92. Copie). En 1729, le gouvernement chinois songea à former des interprètes nationaux pour les relations avec les puissances étrangères. « Dans le mois de mars dernier, écrit le père Contancin au père Souciet, le 30 octobre 1729 (de Canton ; *O*, c. 150, l. 7, p. 7), l'empereur a ouvert un collège et en a donné le soin aux jésuites français. C'est pour apprendre le latin à de jeunes Tartares et Chinois... Le père Parrenin en est le recteur, c'est-à-dire celui qui préside à cette nouvelle institution... le père Gaubil est le second régent ». Dans sa lettre du 13 juin 1732, le père Gaubil écrit au père Souciet : « La classe latine va bien ; plusieurs écoliers parlent assez bien latin ». Ce collège latin subsista quinze ans, mais ses élèves ne furent jamais employés comme interprètes (Père Amiot, dans *Lettres édifiantes*, t. XXIII, Mériqot).

La Perse même leur inspirait des inquiétudes. Les ministres de Yongtching considéraient que tous ces peuples de l'ouest étaient unis entre eux par la communauté de la foi religieuse, et que leur religion, le mahométisme, leur donnait un lien avec une grande partie de la population des provinces frontières de la Chine de ce même côté de l'ouest. Vers la fin de juin 1727, le 13^e regulo fit paraître devant lui des lamas et d'autres voyageurs venus du Cachemire et du petit Tibet, pour les questionner sur la Perse.

Il interrogea aussi des mahométans sur l'histoire et la géographie des contrées soumises au Coran : « Ceux-ci, remarque le père Gaubil, ont assurément rendu un mauvais office à leur secte en Chine, en voulant exalter la puissance des princes mahométans ». Rien, en effet, n'était plus propre à faire prendre en suspicion les musulmans, si nombreux dans le Kansou, le Chensi, le Yunnan, et qui comptaient déjà parmi les sujets les moins dociles de l'Empire. Entre autres exagérations, ces informateurs mahométans avançaient que leurs coreligionnaires « avaient été maîtres de l'Europe et y étaient encore puissants et redoutés ». Pour savoir au juste ce qu'il en était, le regulo s'adressa encore au père Gaubil.

Ce Père dut lui raconter toute l'histoire des mahométans ; en p.519 particulier, ce qui concernait la domination des Arabes en Espagne, les invasions des Tartares en Asie et en Europe ; enfin, toutes les guerres soutenues par les Francs contre les sectateurs du Prophète, notamment les derniers et inutiles assauts des Turcs contre l'Autriche et la Hongrie. Pour conclure, le prince demanda au missionnaire une nouvelle carte des provinces limitrophes de la Turquie, de la Perse et du Mogol. ¹

Ajoutons que les politiques chinois n'étaient pas même complètement rassurés contre un mouvement possible de l'Europe par l'Ouest : « On a beaucoup interrogé, rapporte encore le père Gaubil, sur la route d'Europe en Chine, par terre, en passant par la Turquie, la Perse, le Mogol et Tibet, ou par les Yusbek, Casgar et Coconor ».

¹ Lettre déjà citée au père Souciet, 13 octobre 1729.

Le premier ministre de Yong-tching restait fidèle, comme on voit, aux inspirations de la politique de son père et de ses aïeux.

Toutes ces conférences demandaient de nos missionnaires français des connaissances qui étaient loin d'être communes alors, même parmi les savants d'Europe. Heureusement, le père Antoine Gaubil, à qui échet le plus souvent l'honneur onéreux de répondre aux nombreuses questions du treizième regulo, était préparé à cette tâche par des études spéciales, non seulement sur les pays européens, mais encore sur l'histoire et la géographie orientales. S'étant appliqué avec ardeur à l'étude des livres chinois, dès son arrivée en Chine, à la fin de 1722, il avait bientôt compris quels secours les historiens de cet empire donnent pour la connaissance de l'histoire ancienne et de la géographie de l'Asie centrale et orientale. Ayant bien conscience, d'ailleurs, des desiderata de la science européenne sur ce sujet, il s'était mis à étudier les écrivains chinois de ce point de vue nouveau avec tout le zèle du missionnaire renforcé par celui du savant.

Pour revenir aux conférences du treizième regulo avec les ^{p.520} jésuites français, les questions politiques et géographiques n'en furent pas le seul objet. Dans un entretien qui ne dura pas moins de cinq heures, entre le regulo premier ministre et un de ses frères, seizième regulo, d'une part, et les pères Parrenin et Gaubil, de l'autre, la conversation roula longtemps sur des problèmes délicats d'histoire et de chronologie. ¹ D'abord, les deux princes « voulurent savoir le rapport de l'histoire chinoise à la nôtre et s'il y avait des événements communs à l'une et à l'autre ». Ils avouèrent, à cette occasion, que toute l'histoire chinoise avant Fohi était fabuleuse, et, de plus, qu'il était besoin de beaucoup de critique dans ce que leurs annales rapportaient de la période de Fohi à Yao, surtout pour les dates. Ils parurent satisfaits des explications des missionnaires sur les époques de la création du premier homme, du déluge et de la dispersion des peuples. Ils furent frappés de voir la date du déluge, suivant la Bible, correspondre d'une manière fort rapprochée au commencement de l'histoire chinoise.

¹ Lettre du père Gaubil au père Ét. Souciet, 24 octobre 1729 (*O*, c. 150, l. 1, p. 10).

Il est à remarquer que ces princes lettrés n'ignoraient pas les divergences des versions de nos livres saints en ce qui concerne la chronologie. Dans une lettre du 23 octobre 1731 ¹, répondant à une question que le père Étienne Souciet avait dû lui poser à ce propos, le père Gaubil écrit que la différence des chronologies de la Vulgate et des Septante était connue des Chinois depuis quatre-vingts ans, « par l'imprudence de quelques missionnaires », et qu'il y avait vingt ans qu'un lettré nommé Mey s'en était fait un argument dans un livre imprimé contre le christianisme. Comme il le rapporte ailleurs, d'autres lettrés chinois et l'empereur Khang-hi lui-même avaient souvent opposé aux missionnaires cette incertitude de la chronologie biblique, qui suffisait pour discréditer dans leur esprit nos livres sacrés, parce que, pour parler avec le père Gaubil, « ils ne savent y distinguer les dogmes de foi d'avec les points susceptibles de divers sens ». Les pères Parrenin et Gaubil ne manquèrent pas de faire comprendre cette distinction essentielle aux deux regulos.

Poursuivant le parallèle des données chronologiques de la Bible avec celles de l'histoire chinoise, les deux jésuites eurent ^{p.521} occasion de parler des calculs qu'ils avaient faits, eux et leurs confrères plus anciens, sur les observations astronomiques consignées dans les livres chinois. Les princes les écoutèrent avec grand intérêt. Ils prièrent le père Gaubil de leur donner par écrit son calcul de l'éclipse de Tchong-Cang dans le *Chou-King*, par laquelle il fixait le commencement de la dynastie des Hia à 2.155 ans avant Jésus-Christ. Ils lui demandèrent encore de rédiger par ordre toutes les observations fournissant des synchronismes entre les annales chinoises et les nôtres : « Cela pourra servir dans l'occasion », firent-ils observer.

Incidentement, un des Pères avait mentionné la rétrogression du Soleil dont parle la Bible, au temps d'Ézéchias. Les princes chinois parurent surpris que les missionnaires admissent un phénomène si extraordinaire, et, à cette occasion, leur posèrent nombre de questions sur la Sainte Écriture et sur les motifs qu'ont les chrétiens d'y croire.

¹ O, c. 150, l. 1. p. 48.

Mais ce fut une autre surprise, quand les Pères leur firent voir que cette rétrogression miraculeuse coïncidait presque pour la date avec un phénomène semblable que rapporte un auteur chinois, le prince Hoainantse.

On vint à parler aussi de la détermination des longitudes terrestres par les occultations des satellites de Jupiter. Les deux jésuites français rappelèrent les belles observations du père de Fontaney, fondateur de la mission française de Chine, et de ses compagnons. Le père Parrenin ajouta que d'habiles astronomes faisaient des observations astronomiques en Europe au même moment que le père Gaubil à Péking, et qu'il se donnaient réciproquement avis des résultats. Les regulos voulurent savoir les noms de ces astronomes et les pays où ils observaient. Il y avait des mappemondes dans la salle où se tenait la conférence ; les princes y marquèrent eux-mêmes, d'après les indications des Pères, les lieux dont la position avait été fixée astronomiquement.

Le père Gaubil, toujours empressé à exploiter ce qu'il appelle les « bonnes occasions » pour combler les lacunes de la science, voulut profiter de celle-ci pour faire sentir aux princes ministres la nécessité de vérifier par des observations astronomiques un certain nombre de positions aux extrémités orientales et occidentales de la Chine, que les missionnaires n'avaient pu déterminer qu'approximativement sous Khang-hi. Mais cette fois, on lui fit la sourde oreille. Le père Gaubil ne se découragea pas et, quelque temps après, il revint à la charge. Il finit par gagner le treizième regulo à ce projet scientifique, dans un entretien qu'il eut avec lui vers la fin de 1729. Malheureusement, la mort de ce prince, qui arriva en juin 1730, fit avorter l'exécution.

D'autres belles espérances furent détruites par ce triste événement. Non seulement le père Gaubil s'était flatté de pouvoir, avec l'appui du treizième regulo, procurer aux savants d'Europe « une infinité de connaissances » sur les pays de l'Asie orientale et centrale ; mais, par dessus tout, il comptait sur ses bonnes dispositions pour le

« rétablissement de la religion »¹. Déjà l'estime du prince premier ministre pour les missionnaires, en particulier pour les pères Parrenin et Gaubil, ses conseillers habituels, était devenue une véritable amitié. Le regulo ne craignit pas, en plus d'une occasion, de donner publiquement ce titre d'ami au père Parrenin². Sa mort fut donc « une vraie perte pour la mission française ».

Après avoir espéré de voir, grâce à lui, les temps de Khang-hi revenir pour la mission désolée, le père Gaubil était obligé d'écrire moins de trois mois plus tard : « Les temps deviennent de plus en plus mauvais sous cet empereur »³. « La mort du treizième regulo, dit-il encore ailleurs, nous a fait un mal très grand ». Yong tching n'étant plus soumis à l'influence de son généreux frère, laissa reparaître ses anciennes antipathies ; et les mandarins, dont l'hostilité contre l'Évangile et les Européens avait été comprimée par la politique bienveillante du ministre défunt, purent de nouveau donner plus libre cours à leurs haines.

Un orage s'éleva, dès l'année 1730, dans la province de Fokien ; plusieurs églises furent confisquées et quatre missionnaires contraints de fuir à Macao⁴. Divers signes firent craindre que ce ne fût que le prélude d'une tempête plus terrible. La correspondance des missionnaires, à cette époque, révèle les alarmes les plus sérieuses sur les intentions de l'empereur. Les Pères de Péking, qu'on avait jusqu'alors exceptés des mesures de persécution, parurent eux-mêmes fort menacés. Toutes ces craintes ne se p.523 réalisèrent pas encore en 1730 ni en 1731. Un événement, désastreux pour les intérêts matériels de la mission, fut peut-être ce qui retarda le coup qui devait la frapper à un endroit plus sensible. Dans les derniers mois de 1730, une effroyable catastrophe vint désoler la ville et la province de Péking, et faillit anéantir à la fois la mission catholique et les missionnaires.

¹ Lettre au père Ét. Souciet, 17 septembre 1730 (*O*, c. 150, l. 1, p. 25).

² Lettre du même au même, 17 novembre 1728 (*AG*).

³ Lettre citée, du 17 septembre 1730.

⁴ Lettre du père Contancin au père Ét. Souciet, Canton, 8 novembre 1730 (*O*, c. 150, l. 7, p. 12).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Voici comment la relate le père Gaubil ; il écrit de Péking le 9 octobre 1730 :

« Le 30 septembre, à dix heures quarante-six minutes du matin, un violent tremblement de terre qui ne dura que quarante à cinquante secondes ruina cette maison (la résidence française) et faillit nous écraser tous. Nous étions tous dans une petite chambre à faire récréation (les pères Parrenin, Régis, de Mailla, Challier, Lacharme, le frère Rousset et moi). Le père Régis courut le premier à la porte, il ne put l'ouvrir. S'il l'avait ouverte, lui, le père Parrenin et le père Challier étaient écrasés. La grande horloge de la maison avait sonné onze heures, elle avançait d'un quart d'heure ; si elle était allée juste, nous étions tous au réfectoire, et nous étions tous perdus, car tout le réfectoire tomba. Le père Dentrecolles était dans sa chambre, et on ne sait comment il put se sauver. Tous nos domestiques étaient alors dans des lieux où ils ne devaient pas être ; pas un n'a souffert, quoique presque toute notre maison ait été renversée.

Le père Gaubil raconte ensuite que « les mêmes traits de providence... ont sauvé les jésuites des autres églises et les missionnaires de la Propagande, ainsi que leurs domestiques ». Dans toute la chrétienté de la ville et des faubourgs, il n'y eut que sept chrétiens de tués, dont deux petits enfants, deux femmes de soixante-quinze ans et trois hommes « vivant très bien ». C'était une protection vraiment extraordinaire ; car,

« le quatrième de ce mois, on comptait soixante-quatorze mille personnes écrasées dans la ville ou les faubourgs. (Après le grand tremblement, il y eut cinquante ou cinquante-cinq secousses jusqu'au 5 octobre ; celles du 30 septembre au soir, du 1^{er} et du 2 octobre furent violentes.) Les villages de Haytien et de Tchan-tchun-yuen, où il y avait plus de cent mille âmes, ont été détruits ; plus de vingt mille personnes y ont été tuées. Le palais de Yuen-min-yuen, au nord-est de

Tchan-tchun-yuen, est presque renversé ; la p.524 moitié de la ville tartare (de Péking) est presque détruite ¹...

Si les vies des missionnaires et de l'immense majorité de leurs chrétiens demeurèrent sauvées, néanmoins les pertes matérielles furent très considérables. « Nous voilà à l'aumône, écrit le père Gaubil, réduits à camper provisoirement dans un terrain ² ». Le 5 novembre 1730, plus d'un mois après la catastrophe, ce campement était encore l'unique abri des jésuites français de Péking. Leur église était ruinée, au point qu'on estimait au moins à trente mille livres la dépense nécessaire pour la réparer ³. La belle église du collège portugais avait été encore plus maltraitée ; celle de la résidence de Saint-Joseph des Portugais ne pouvait résister à un second tremblement de terre. En même temps que leur maison, les missionnaires français avaient vu disparaître presque tout ce qu'ils possédaient. Aussi le père Gaubil implorait « un prompt et puissant secours » de ses confrères de Paris, les pères Étienne Souciet, de Linières, de Blainville, Buffier, etc., secours sans lequel, disait-il « nous sommes tous perdus ». Parmi les objets que ce missionnaire regrettait le plus, se trouvaient beaucoup de papiers, fruit de longues études, et des instruments astronomiques précieux. Un petit observatoire, qu'il avait commencé à élever dans la maison française, non sans des peines presque infinies, était ruiné. Cependant le père Gaubil, aussi bien que ses confrères, était moins touché de ses pertes que de celles des néophytes :

« Je prévois, écrit-il au père Souciet, le 5 novembre 1730, que la chrétienté souffrira étrangement, et cela me fait plus de peine que le petit dérangement pour la prompte exécution de plusieurs choses (de travaux scientifiques) que je vous avais proposées.

Les premiers secours vinrent aux missionnaires d'où peut-être ils les attendaient le moins, de l'empereur lui-même. Il semble que la Providence

¹ Lettre au père Ét. Souciet [c.a. : 9 octobre 1730], (*O*, c. 150, l. 1, p. 3⁰).

² Lettre au père Ét. Souciet, 10 octobre 1730 (*O*, c. 150, l. 1, p. 28).

³ Lettre citée, du 9 octobre 1730. Le père Gaubil ajoute ici cette réflexion : « Je ne crois pas que la pensée vienne désormais de bâtir à l'européenne ».

ait voulu se servir de cette catastrophe pour le rapprocher d'eux. Nous citons encore ici, en l'abrégeant un peu, la relation du père Gaubil.

« L'empereur était à Yuen-min-yuen au moment du tremblement [de terre] ; il se prosterna et adora le ciel, puis il gagna vite la rivière ^{p.525} qui entoure le palais et se mit en barque... Le 1^{er} octobre, il fait publier un édit où il dit que le ciel veut punir ses péchés ; il donne un million deux cent mille livres à ses troupes ; on fait (par son ordre) des catalogues des maisons ruinées... Le 3 de ce mois, l'empereur envoie un de ses eunuques voir si quelque Européen a souffert ; en particulier, il s'informe de la santé du frère Castiglione, peintre. Le 5 (octobre), les pères Kögler, Pereyra, Fridelli, Parrenin, Gaubil, Pinheiro, le frère Castiglione et le père Reynaldi, procureur de la Propagande, se rendent au palais de Yuen-min-yuen, pour demander [des nouvelles de] la santé de l'empereur ; le père Parrenin présente un mémorial pour sa Majesté. Ce mémorial ne contenait qu'un remerciement (compliment). L'eunuque demande plusieurs fois si nous n'avions pas autre chose à proposer ; on répond que non. Il porte notre billet aux grands mandarins préposés à cet effet. L'empereur, l'ayant vu, ordonne de nous conduire en barque au camp près de sa barque, à un quart de lieue à l'ouest du palais. Nous mettons pied à terre à dix heures un quart du matin près de la barque de l'empereur, à vingt ou trente pas de sa tente magnifique. L'empereur sort, s'assoit sur un tabouret, ordonne de nous mettre tout près de lui. Le père Parrenin avait été averti par l'eunuque d'être le premier. Tous les missionnaires s'étant mis à genoux, le père Parrenin fit au nom de tous un petit compliment chinois plein d'esprit. L'empereur répondit : *Il y a longtemps que je n'ai vu aucun Européen ; j'étais en peine de vous tous, je suis bien aise de savoir que vous êtes tous en bonne santé.* Après cela, il demanda : 1° la cause du tremblement de terre, 2° ce qu'on

La mission de Chine
de 1722 à 1735

en pensait en Europe, 3° s'il y en avait en Europe. Le père Parrenin répond en peu de mots, chacun de nous dit quelque chose. L'empereur, qui ne voulait que nous voir et nous faire un honneur extraordinaire, nous renvoie après un quart d'heure, ordonnant de nous faire dîner et de donner mille taëls aux pères Parrenin et Kögler pour distribuer aux autres églises et réparer les maisons. Les missionnaires sont reconduits en barque.

« Nous ne vîmes, dit le père Gaubil en terminant, que jeunes eunuques qui tous nous venaient prendre les mains pour nous féliciter de l'honneur que nous avait fait l'empereur, honneur qui était effectivement des plus extraordinaires. L'eunuque de la présence de l'empereur, sur la barque, se mit à côté du père Parrenin et de moi (du père Gaubil), et voulut savoir au long ce qu'on avait dit en passant sur la construction de souterrains, sur les tremblements de terre de Naples, de Sicile, etc., notamment sur le dernier de Palerme. Il écrivit le nom de *Sicilia, Palermo* et l'année. Nous avons eu ici le détail [de cette catastrophe] dans plusieurs lettres de nos pères de Canton et je m'en souvenais. Le père Parrenin, à son ordinaire, tournait tout cela admirablement en ^{p.526} chinois. L'eunuque, en partant, promet de remercier l'empereur pour nous et de lui dire que *nous prions Dieu pour la conservation de sa Majesté et l'avions remercié d'avoir protégé un si grand prince.* ¹

À la suite de ces malheurs publics, la persécution s'assoupit encore pendant près de deux ans. Le 13 juin 1732, le père Gaubil pouvait écrire ¹ :

« Les missionnaires cachés (dans les provinces) soit jésuites soit dominicains, sont aujourd'hui assez tranquilles... Le père

¹ Même lettre. Nous avons conservé les expressions du père Gaubil en résumant son récit. Une partie de cette lettre a été donnée librement par le père Duhalde dans sa préface au 20^e recueil des *Lettres édifiantes*. (1731).

¹ Lettre au père Ét. Souciet (*D*, t. IV, p. 92. Copie).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Labbe, qui est caché dans le Houkouang, y fait des merveilles...

Il ajoutait néanmoins :

« Mais nous sommes dans des alarmes continuelles, et, à la première accusation, nous risquons d'être tous chassés.

En effet, on était à la veille du grand orage d'août 1732. Dans le pressentiment de ces nouvelles rigueurs, les missionnaires cherchaient de plus en plus à assurer une sorte de réserve à leurs chrétientés par la formation d'un clergé indigène. D'après la lettre que nous venons de citer, la mission française avait alors pour auxiliaires trois prêtres chinois, dont deux exerçaient le ministère avec fruit dans les provinces de Kiang-si et de Pe-tcheli, et le troisième s'y préparait en apprenant le latin et la théologie morale sous la direction des pères Hervieu et Porquet, à Canton. La mission portugaise employait également trois prêtres chinois qu'elle avait formés, et « qui faisaient bien » dans les provinces.

« Les ecclésiastiques français (des Missions Étrangères) et quelques missionnaires de la Propagande élèvent aussi des Chinois. Plusieurs sont déjà prêtres, et on dit qu'ils réussissent.

Pour la mission française de la capitale, en particulier, le père Gaubil donne quelques détails intéressants :

« Malgré, dit-il, l'aversion de l'empereur pour la religion chrétienne, nous faisons nos fonctions avec liberté dans cette grande ville, et même il se fait un assez grand nombre de conversions. Un seigneur tartare, nommé Fou, grand mandarin du tribunal des rites, pensait depuis longtemps à se faire chrétien. Il a été baptisé le mois passé par le père Parrenin, et appelé Ignace. Peu de jours après son ^{p.527} baptême il est mort. — Un mandarin des postes fort habile et excellent chrétien, qui n'a ni femme ni enfants, s'est retiré dans notre

maison. On doit le recevoir jésuite, et le préparer à être prêtre.
Nous jugeons tous que ce sera un grand sujet.

Un des plus puissants moyens par lesquels les missionnaires, surtout ceux de Péking, ont agi de tout temps pour la propagation de l'Évangile, même parmi ceux des infidèles qu'ils ne pouvaient personnellement atteindre, c'étaient les livres en chinois. Les jésuites français continuaient avec zèle et avec fruit cette sorte d'apostolat, si heureusement inauguré par les Ricci, les Aleni, les Diaz et d'autres de leurs confrères. Le père Gaubil, qui s'est lui-même exercé dans ce genre assez difficile, écrit le 7 juin 1732 :

« Les pères Parrenin, d'Entrecolles et de Mailla s'étaient utilement servis des lettrés chrétiens pour des ouvrages de piété, savoir les vies de saint Ignace, Xavier, Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas, B. Jean-François Régis, saint Louis, roi de France ; une année chrétienne ; des traités de controverse sur Dieu, l'âme, le paradis, l'enfer, les sectes des idolâtres chinois, etc. Ces livres font ici du bien. ¹

L'orage redouté depuis longtemps éclata enfin. Le 8 août 1732, les missionnaires, à qui l'on avait permis jusque là de rester à Canton, reçurent l'ordre de partir pour Macao. Cette nouvelle phase de la persécution a été racontée dans les *Lettres édifiantes*. ² L'expulsion des missionnaires de Canton n'avait pas seulement pour effet d'enlever leurs pasteurs aux nombreux chrétiens de cette grande ville et des environs ; un autre résultat, le plus fâcheux, c'était de rendre désormais beaucoup plus difficile l'entrée des nouveaux missionnaires en Chine. Aussi l'on fit les derniers efforts pour obtenir le retrait du décret d'exil. Ils furent infructueux,

« Le père Parrenin, écrit le père Gaubil, de Péking, le 23 octobre 1732, se donne ici toute sorte de mouvements pour

¹ Lettre du même au même (*D*, t. IV, p. 91. Copie).

² [Lettre du père Porquet, à Macao, 11 décembre 1732 dans *Lettres édifiantes*](#), rec. XXI, avec l'épître préface du père Duhalde.

faire revenir à Canton au moins quelques-uns de nos Pères exilés ¹.

Le prestige de l'illustre missionnaire échoua cette fois contre les préventions obstinées de Yong-tching :

« Ce prince, poursuit p.528 Gaubil, a de nouveau déclamé avec véhémence contre les princes chrétiens et le peu de respect qu'il dit que la religion inspire pour les ancêtres.

D'ailleurs, si l'empereur aimait assez à haranguer les missionnaires, il ne souffrait guère qu'on lui répliquât ; et l'étiquette chinoise ne permettant pas aux plaignants, quels qu'ils fussent, de s'adresser directement au souverain, les missionnaires, alors qu'ils désiraient lui faire parvenir leurs doléances et leurs apologies, étaient à la merci des intermédiaires ou infidèles ou malveillants. « Le mal est, observe le père Gaubil, qu'il n'y a pas de voie sûre pour faire connaître » la vérité à l'empereur ; on sentait cruellement le manque d'un ami obligeant et puissant comme l'avait été le treizième regulo.

Dans les premiers mois de 1733, les choses en vinrent au point que même la mission de Péking fut très compromise. L'empereur manifesta clairement aux missionnaires son intention de briser avec eux et de les renvoyer tous, pour en finir avec le christianisme dans son empire. On peut voir, dans une lettre du père de Mailla, du 18 octobre 1733 ², comment ce coup suprême fut détourné. Les missionnaires avaient enfin, cette fois, réussi à faire entendre à Yong-tching une justification de la doctrine catholique sur les points qui formaient l'objet principal de ses préventions.

Peu à peu un calme relatif revint, au moins à la surface. Une lettre du père Gaubil à son frère, en date du 3 août 1734 ¹, constate que l'état général de la mission de Chine reste précaire, « à cause du danger que courent les missionnaires cachés dans les provinces », mais

¹ Lettre au père Ét. Souciet, 23 octobre 1732 (*O*, c. 150, l. 1, p. 69).

² *Lettres édifiantes*, rec. XXII.

¹ Copie dans la collection de M. Ricous.

elle signale aussi des résultats consolants du ministère des jésuites dans la capitale :

« Nous avons reçu, écrit-il, dans la Compagnie (de Jésus) quelques bons sujets chinois, et il y en a déjà plusieurs qui sont prêtres ; deux sont ici novices et c'est aujourd'hui notre ressource. Nous avons encore fait baptiser cette année deux mille petits enfants exposés ; tous sont morts bientôt après. C'est comme nous [pensons], une bonne œuvre bien solide. Le nombre des adultes baptisés dans cette ville peut aller cette année à plus de deux cents. Il est plus grand dans les villes et bourgs qui dépendent des trois églises que nous avons dans cette grande ville.

Yong-tching s'était radouci, cette année, jusqu'à faire sortir ^{p.529} les princes chrétiens de la dure captivité où il les maintenait depuis plus de dix ans à cause de leur fidélité à l'Évangile. Il est vrai qu'il ne les laissa pas reprendre leur rang dans l'empire :

« Les prisonniers, lisons-nous au sujet de ces princes dans la lettre du père Gaubil, sont enfin en liberté, mais ils sont toujours ruinés, dégradés et réellement exilés à une ville de guerre de la Grande muraille. Ils ont de quoi vivre et ne sont point en prison, du reste. Cette famille est dans la ferveur et donne des exemples des plus héroïques vertus.

Après avoir naguère menacé tous les missionnaires de l'expulsion, l'empereur alla, cette même année, jusqu'à leur permettre de faire venir à Péking de nouveaux collaborateurs. C'était une faveur précieuse. Dès 1729, le père Gaubil écrivait de Péking : « Nos Pères sont bien vieux et travaillent comme des perdus » ¹. Depuis 1723, deux recrues seulement, les pères de Lacharme et Challier, étaient venues se joindre aux jésuites de la maison française ; mais on avait déjà perdu, en 1724, le père de Tartre, savant et zélé missionnaire ; puis, en 1728, le père Jacques, qui n'était en Chine que depuis six ans, et sur qui l'on

¹ Lettre au père Souciet, 10 octobre 1729 (*O*, c. 150, l. 1, p. 5).

avait fondé de grandes espérances. Le 28 juin 1730, mourut encore le vénérable père Bouvet. Aussi le père Gaubil, dans la lettre même où il exposait les pertes causées à la mission par le grand tremblement de terre de 1730, indiquait comme le secours « le plus essentiel », l'envoi « de deux jeunes bons sujets ». Ce furent les pères Gabriel Bousset et Pierre Foureau qu'on envoya en 1732. Ils arrivèrent à Macao en 1733, lorsque leurs confrères étaient déjà expulsés de Canton. Ils ne venaient en Chine que pour exercer le ministère, et n'avaient aucun talent particulier qui pût les rendre personnellement utiles ou agréables à l'empereur. Malgré cela, et

« malgré le temps fâcheux de la persécution, écrit le père Gaubil, nous résolûmes de demander à l'empereur la permission de faire venir à notre secours les deux nouveaux venus. Le père Parrenin l'obtint. Un petit mandarin eut ordre de conduire ici les deux Pères, et il y a deux mois qu'ils sont arrivés. L'empereur leur a donné audience et les a bien reçus. ¹

Dans cette audience, qui est racontée avec plus de détails par le père Parrenin ², Yong-tching déclara p.530 qu'il recevait les nouveaux Européens pour faire plaisir aux anciens, et surtout en considération du père Parrenin.

Ce dernier observe, à ce propos :

« L'empereur hait positivement la religion chrétienne, mais par bienséance il garde des mesures avec nous, nous traite bien devant le monde, de peur que la différence entre lui et son père ne soit trop marquée.

Il y a une chose que l'illustre missionnaire ne dit pas, mais que nous savons déjà par d'autres, c'est la grande part d'influence qui lui revient à lui-même parmi les causes qui arrêtaient ou du moins modérèrent les effets de l'aversion de Yong-tching contre le christianisme.

¹ Lettre citée, du 3 août 1734.

² [Lettre du 29 octobre 1734, dans *Lettres édifiantes*](#), édit. du *Panthéon littéraire*, t. III, p. 696 (en abrégé dans les anciennes éditions).

La mission de Chine
de 1722 à 1735

« Au temps de Yong-tching, écrivait le père Gaubil en 1741, il (le père Parrenin) a maintenu et sauvé la religion que le prince et son conseil avaient résolu de perdre.

Yong-tching mourut subitement le 7 octobre 1735. Il avait fait beaucoup de mal au christianisme ; il ouvrit en Chine l'ère de la persécution, qui n'a été fermée que de nos jours, sous la pression des puissances européennes. Et cependant, néophytes et missionnaires durent presque le regretter, sous le régime autrement dur de son fils Khien-loung. Nous ne continuerons pas, pour le moment, notre esquisse de l'histoire de la mission de Chine à travers le long règne de cet empereur. Les lettres imprimées des missionnaires ont donné sur cette période des détails abondants, auxquels nos documents inédits ne nous permettent pas d'ajouter beaucoup.

Nous terminerons par un dernier extrait de la correspondance du père Gaubil avec Fréret. Dans une lettre à ce savant, écrite vers la fin de 1736 ¹, le Père donne sur l'état de la mission et les œuvres des missionnaires, des informations intéressantes qui se rapportent encore pour une bonne partie au règne de Yong-tching. Gaubil parle d'abord de la persécution qui suivit de près l'avènement de Khien-loung :

« La persécution excitée cette année contre les chrétiens a été ici terrible,... elle est aujourd'hui assoupie, mais non éteinte. Depuis la fin d'avril, nous Européens ne sortions pas en ville pour administrer les sacrements ; nous nous servions de quelques jésuites chinois. Aujourd'hui j'ai recommencé à sortir pour évangéliser, et nous envoyons les Chinois aux missions de la campagne... Vous voulez peut-être savoir si notre maison française fait de grands biens... Chaque ^{p.531} année, avec les aumônes qu'on nous procure, nous procurons le baptême à plus de sept cents ou huit cents enfants exposés, qui presque tous meurent et très peu sont sauvés par des gens charitables. Nous cultivons près de trois cents familles

¹ O, c. 150, l. 2, p. 24².

La mission de Chine
de 1722 à 1735

chrétiennes, dont quelques-unes ont des mandarins considérables. Nous conférons le baptême à plusieurs catéchumènes (il y a des années où il est donné à plus de cent cinquante ou deux cents de la ville ou des faubourgs, sans compter ceux qui viennent de la campagne... Plusieurs apostasient... Des pères et mères qui se font baptiser ne peuvent pas toujours obtenir la même chose de leurs enfants déjà grands). Nous annonçons la parole de Dieu à des mandarins, princes même, qui viennent voir notre maison, et je voudrais qu'on envoyât chez vous la traduction de l'exhortation tartare que le père Parrenin fit il y a quelques mois, ici dans notre maison au prince frère de l'empereur. Ce prince et sa suite étaient très attentifs, et j'en fus charmé. Cette exhortation est une des choses qui nous ont si fort attaché ce jeune prince. Il est vrai qu'il nous demande souvent des curiosités d'Europe ; nous les lui procurons avec plaisir.

Je ne vous dis rien des bonnes œuvres pour les maîtres d'école, pour l'entretien de fervents chrétiens destinés à prêcher et exhorter, pour la réception de quelques Chinois dans notre Compagnie. Les missionnaires des autres églises de cette ville font à peu près les même biens que nous... Ceux qui se font dans les missions de la campagne sont bien plus grands encore, si vous regardez les baptêmes, mais ils ne sont pas d'une si grande conséquence.

Les mandarins du dehors et du dedans (de la capitale et des provinces) nous ménagent tant qu'ils voient que nous sommes ici en honneur. Un chrétien se trouve aujourd'hui un des chefs du tribunal de la guerre, et le général des troupes de cette province est un prince chrétien appelé Joseph. La famille des princes chrétiens est aujourd'hui en liberté et elle obtient peu à peu son ancien lustre ; mais on ne leur rend pas encore leurs biens, ils sont toujours dans le lieu de leur exil, mais ils ne risquent pas de mourir de faim. Jusqu'ici nous les

La mission de Chine
de 1722 à 1735

avons puissamment aidés à la faveur de quelques aumônes, et je vous dirai que les plus grosses ne sont pas venues de France,... il en est venu pourtant.

Nous sommes dans cette maison neuf prêtres français, un frère français, un frère chinois, un père chinois et un chinois qui se prépare à la prêtrise. Les vieux ne sortent pas, les jeunes apprennent la langue, et deux ou trois sortent en ville...

Si les vieux missionnaires ne sortaient plus, il faut se rappeler qu'ils avaient presque tous passé soixante-dix ans. Du reste, ils ne demeuraient pas inactifs dans l'intérieur de la maison. On vient ^{p.532} de voir comment le père Parrenin, qui avait soixante-treize ans en 1736, faisait du bien par ses conversations et ses exhortations tartares. Le père Dentrecolles, comptant déjà soixante-quatorze ans, écrivait encore, la même année, des lettres savantes et curieuses sur les plantes de la Chine. Quant au père Régis, alors âgé de plus de soixante-douze ans, dont trente-huit passés en Chine, il employait les débris de ses forces à mettre en ordre, pour les envoyer en France, ses écrits sur les livres classiques et la chronologie des Chinois. Ces dignes vétérans, qui avaient vu se succéder trois empereurs, ne s'éteignirent que dans les années suivantes, le père Régis en 1738, les pères Dentrecolles et Parrenin en 1741.

L'intérêt avec lequel nous avons suivi les efforts de ces illustres missionnaires et de leurs collègues en faveur de l'Église de Chine, n'a pas été sans un mélange de tristesse. Trop souvent, dans la lutte inégale qu'ils avaient à soutenir, nous les voyons livrés à leurs seules forces, bien plus, demandant en vain à l'Europe et surtout à leur patrie les secours les plus indispensables. Cependant, cette poignée d'hommes intrépides ne représentait pas seulement le catholicisme et la Compagnie de Jésus, mais aussi la France. En même temps qu'ils soutenaient, qu'ils sauvaient, comme nous croyons, le christianisme chinois, les jésuites français de Péking ne travaillaient pas moins à maintenir le renom, l'influence de notre pays dans l'Extrême-Orient.

La mission de Chine
de 1722 à 1735

Mais, ce que le « grand roi » avait si bien senti, alors qu'il dotait royalement la première mission française de Péking, Louis XV et ses ministres à courte vue ne le comprenaient pas. La Compagnie de Jésus, réduite dans ses ressources et déjà obligée de lutter en Europe pour son existence, ne put toujours trouver à cet établissement lointain les renforts d'hommes ni même les subsides matériels dont il aurait eu besoin. Nous dirons ailleurs combien le zèle des missionnaires pour les études scientifiques était peu encouragé par les sociétés savantes du temps. Cette situation pesa lourdement sur la vie de la mission française de Péking durant la première moitié du XVIII^e siècle. Il y a d'autant plus lieu d'admirer ce que nos compatriotes ont su faire, malgré tant de difficultés, pour la conservation et le développement du christianisme, ainsi que pour le progrès des sciences et la gloire du nom français.

@